

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

33^e ANNÉE

N^o 2

1^{er} FÉVRIER 1890.

AVIS : Nos lecteurs sont priés de bien vouloir renouveler leur abonnement pour cette année, le plus tôt possible, afin de nous éviter le travail et les frais supplémentaires des recouvrements. — Toutes les commandes de librairie et les correspondances doivent être adressées à M. P.-G. Leymarie, 1, rue Chabanais. — Séances, le 7 et le 21 février.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉGOISME (*Dictée*).

Dans l'évolution de l'Esprit pour se dégager de l'étreinte de la matière, les étapes sont innombrables. A chacune d'elles il doit travailler à se débarrasser de quelque imperfection, à acquérir quelques qualités ou quelques connaissances. Dans le règne purement animal les devoirs qu'il accomplit, guidé uniquement par l'instinct, l'habituent à certains sentiments dont il trouvera la trace en lui plus tard, lorsqu'il sera devenu conscient, et dont il reconnaîtra l'excellence par la réflexion.

C'est ainsi que peu à peu, bien lentement, le progrès se fait. Mais une chose à considérer c'est que, dans chaque étape, nous rapportons de l'étape précédente des tendances, des passions, des imperfections contre lesquelles nous devons lutter si nous voulons progresser, de sorte que toujours, ou presque toujours, nous constatons, pour peu que nous cherchions à nous connaître nous-mêmes, que nous sommes inférieurs, peu ou beaucoup, au type qui nous semble être le type normal du degré que nous occupons.

Il en est ainsi manifestement dans l'humanité du degré terrestre. Tous ceux qui réfléchissent un peu, même les ignorants, voient bien que leurs contemporains et eux-mêmes ne sont pas ce qu'ils devraient être. Ils reconnaissent que si le bon accord, la bienveillance mutuelle régnaient, les choses iraient beaucoup mieux; mais en même temps ils n'espèrent pas voir l'état actuel se modifier, et ils le regrettent. Quand l'occasion se présente, ils tombent les premiers dans les erreurs dont ils ont parfaitement conscience, et c'est l'égoïsme qui les y entraîne.

Il n'y a pas là de fatalité proprement dite. Mais cependant on peut dire avec vérité qu'aucun de ceux qui sont parvenus aux degrés supérieurs de la moralité n'a pu éviter de traverser une période où l'égoïsme était son principal mobile. C'est une imperfection que l'on rapporte du règne animal, et dont il est bien difficile de triompher, parce que les causes qui le rendent

naturel dans l'animalité subsistent dans les sociétés humaines que vous connaissez. Beaucoup reconnaissent que c'est un mal, mais ne peuvent s'y soustraire, parce qu'alors ils seraient victimes de l'égoïsme d'autrui. Les sociétés humaines dites civilisées et les législations qui les régissent reposent en somme sur l'égoïsme. Les lois aident chacun à se cantonner dans ses intérêts et à les défendre. Elles sont fondées sur le *chacun pour soi*.

Tout cela montre bien que l'égoïsme est une des étapes du progrès. L'homme poursuit d'abord la conquête du bien-être, puis de la richesse, par des moyens égoïstes. Dans notre monde besogneux et misérable, celui qui ne serait pas égoïste ne s'enrichirait jamais. Puis ceux qui sont parvenus à la richesse et aux honneurs, n'étant plus inquiets sur leur sort matériel, s'efforcent, s'ils ont de bonnes tendances, à devenir hommes de bien.

Cependant il y a bien des exceptions, et l'on trouve de nombreux exemples de haute moralité chez des gens nés pauvres, et qui n'ont jamais tenté de s'enrichir, ni espéré pouvoir le faire.

Sur la terre il y a nombre d'occasions où l'égoïsme s'impose, et lors même que l'on parviendrait à faire régner dans l'humanité des sentiments contraires, il faudrait toujours que les hommes se montrassent égoïstes dans leurs rapports avec les animaux, leurs frères inférieurs. Il faudrait toujours qu'ils défendissent leurs cultures, leurs maisons, leurs provisions, leurs instruments de travail contre les attaques de nombreux animaux, qui pourtant ne sont nullement coupables envers eux puisqu'ils leur portent préjudice inconsciemment, en obéissant à leur instinct, c'est-à-dire aux lois de leur vie.

Lors donc même que le dévouement, l'abnégation, la fraternité, la solidarité règneraient parmi les hommes, il faudrait qu'il restassent en état de guerre contre le règne animal, qu'ils ont eux-mêmes traversé. Dans ce règne le carnage est la loi naturelle, et l'humanité régénérée n'y pourrait rien changer, à moins de modifications profondes en toutes choses, dont nous n'entrevoions pas la possibilité en l'état actuel de nos connaissances.

Notre terre est donc bien un monde voué à l'égoïsme, peut-être pour nous permettre de le bien étudier, de bien comprendre combien il est funeste, et de nous bien persuader que nous ne serons jamais heureux tant qu'il règnera parmi nous. Quand nous serons bien éclairés sur ce point, de nouveaux progrès nous apprendront sans doute comment nous pourrions arriver à réaliser l'idéal plus parfait que nous aurons conçu.

Mais ce sont là des choses qui sont manifestement au-dessus de notre portée actuelle. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'essayer d'établir plus de justice dans les rapports mutuels des hommes de la terre, puis de répandre partout la lumière, afin de faire comprendre ce que nous savons de

la nature de l'homme et de sa destinée à tous ceux qui voudront bien s'intéresser à ces choses. Il y a là du travail pour plusieurs générations, et nous pourrions revenir plus d'une fois y prendre part.

A mesure que nous avancerons dans cette œuvre, de nouveaux horizons se développeront devant nous, et nous verrons s'ouvrir de nouveaux chemins aptes à nous les faire atteindre. Nous sommes encore bien peu avancés sur notre petite planète. A peine commençons-nous à comprendre ce que nous sommes. Mais cependant nous savons que nous sommes sur la route du progrès éternel, et nous pouvons travailler à l'œuvre de l'avenir sans perdre courage. Ce que nous avons déjà fait est peu de chose en comparaison de ce qui reste à faire, mais suffit pour nous montrer à quels résultats nous parviendrons un jour. En attendant, soyons égoïstes sans scrupules, puisqu'il le faut; mais soyons-le consciemment, en connaissance de cause, après avoir reconnu que nous obéissons à la nécessité et à la raison telles que nous pouvons les comprendre.

(Communication reçue au Groupe Bisontin.)

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

(Suite). Voir la *Revue* du 1^{er} janvier 1890.

CHAPITRE VIII. — L'INTOLÉRANCE DU V^e AU IX^e SIÈCLE. — IMAGERIE, IDOLATRIE, ICONOCLASTIE (485-842).

*Qui facit sacros auro et marmore vultus
Non facit ille Deos; qui rogat ille facit.*

MARTIAL, L. VIII, Ép. 24.

Dans un livre remarquable, M. Alfred Maury (1) a écrit ce qui suit : « C'est une conséquence directe de la nature finie et bornée de notre intelligence que la nécessité, où elle se trouve d'adapter à sa forme et à sa mesure tous les objets qu'elle veut concevoir. Dieu seul tel qu'on se le représente peut comprendre les choses dans leur propre essence sans être obligé d'en limiter l'étendue pour se les assimiler; mais l'homme éternellement condamné à une connaissance relative de ce qui est, n'aperçoit l'Univers qu'à travers un cadre étroit qui en restreint l'immensité, en décompose l'admirable unité et rappelle le prisme, qui après avoir reçu le rayon solaire, ne renvoie à l'œil que les couleurs distinctes et divisées dépourvues de la vivacité et de l'éclat qui naissent de leur union, de leur ensemble. Ce

(1) *Histoire des Religions*.

n'est qu'à l'aide d'images et de mots qui ne font encore que rappeler des images, que nous pouvons nous représenter les objets. Plus l'image produit exactement ceux-ci, plus nous les concevons nettement et clairement. Toutes les fois qu'elle s'offre à nos yeux, elle réveille en nous le souvenir de l'idée, de l'objet qu'elle représente et notre esprit évoque alors en lui-même par la faculté de la reminiscence, une image, une forme nouvelle de cet objet l'idée en un mot. (ἰδέα, εἶδος.) ».

Il est difficile de mieux faire comprendre l'utilité de l'image pour l'homme dépourvu d'instruction et de dire en même temps, combien est nécessaire à un esprit rudimentaire, cette forme εἶδος qui lui permet d'adresser à quelque chose de visible, de palpable, une adoration qu'il ne pourrait pour ainsi dire présenter à une abstraction; telle est l'origine de l'idolâtrie, du culte de l'image (εἶδος λατρεῖν εἰδελου figure et servir).

Les images furent donc utiles, indispensables dans les siècles de barbarie pour entretenir dans l'homme le souvenir des objets qu'elles représentent, qu'elles reproduisent à l'œil, ces images en effet, ont une vertu plus puissante que les mots, et c'est pour cela que nous voyons chez tous les peuples et à toutes les époques, que dès que l'homme s'est élevé un peu au dessus de la brute, il se fabrique des images pour entretenir en lui la pensée et le souvenir de ce qu'il veut rappeler, invoquer ou adorer.

Au début de la civilisation, les dieux représentés sous une forme sensible, tangible sont ridicules, grotesques même, tels que ceux dont les peuplades sauvages de nos jours nous montrent des spécimens; puis quand l'art progresse, s'affine, les images revêtent de plus belles formes pour atteindre enfin en Grèce, le type de l'idéale beauté.

C'est ici qu'apparaît le danger, car l'homme en véritable Pygmalion finit par oublier alors le Dieu pour n'adorer que la beauté, que l'image elle-même; il confond le signe et la chose et reporte sur celui-là, les qualités et les vertus qui étaient l'apanage de celle-ci.

C'est ce danger prévu par les hommes éminents, qui fit que Moïse, Mahomet, Luther et autres réformateurs du xvi^e siècle proscrivirent l'usage des images les bas-reliefs, des statues, de toutes les formes enfin, dont revêtent leurs dieux, les religions ou plutôt la religiosité superstitieuse. — Malgré cette interdiction des images, ces législateurs de cultes ne purent préserver l'homme du culte de l'anthropomorphisme; cette interdiction ne servit guère qu'à empêcher les classes élevées de tomber dans l'idolâtrie qui ramenait l'esprit humain aux plus vulgaires superstitions.

Tous les peuples, chez lesquels, les simulacres peints ou sculptés ont été largement employés ont tous succombé à l'idolâtrie. Ainsi les Grecs si avancés en art devinrent de véritables idolâtres; ils substituèrent le sym-

bolisme qui formait la base des croyances importées chez eux de l'Asie, des légendes humaines dans lesquelles, rien absolument rien ne distinguait le Dieu, de la créature. — Cette influence de l'image fut telle chez les Grecs, qu'au moment du *Néoplatonisme* comme nous l'apprennent Proclus, Porphyre et Maxime, le peuple était intimement persuadé que les dieux étaient réellement enfermés dans les simulacres qui servaient à les présenter à l'adoration. Un grand nombre d'images semblent avoir été la source de légendes et de contes destinés à expliquer la présence de symboles ; notamment en Egypte et en Assyrie puis en Grèce. Ainsi Hérodote raconte sur l'origine de la tête de bélier du Jupiter-Ammon que : « Hercule désirait depuis longtemps voir Jupiter qui s'y refusa d'abord, puis cependant cédant aux instances de son fils, il dépouilla un bélier de sa peau, en coupa la tête et la plaça devant la science au moment où il se montra à Hercule ».

Ce conte absurde tirait sa source dans l'ignorance dans laquelle se trouvait le peuple grec, de la signification véritable de Jupiter-Ammon ou plutôt de Ammon, *criocéphale*.

Les animaux employés comme symboles devenaient généralement pour les ignorants de réels animaux (1) ce que Philostrate (2) rapporte d'après Ctésias (3) du Martichores par exemple, est évidemment une légende créée sur une représentation d'Ahriman, génie du mal attaquant les hommes défendus par Ormuzd ou Mithra le génie du bien (4).

Le paganisme ayant si grandement pratiqué l'idolâtrie et par ce mot, il faut entendre littéralement le culte des images, il n'est pas étonnant que les premiers chrétiens, imbus des doctrines mosaïques aient montré une profonde aversion pour les images qui avaient le tort immense d'entretenir dans les esprits les superstitions du paganisme. Aussi les chrétiens orthodoxes condamnèrent-ils formellement les images et créèrent-ils bientôt une secte dans le but de les détruire, secte dite des *Iconoclastes* ou briseurs d'images, (de εἰδω; εἶδω image et de τρέω je brise), on fait remonter l'origine de cette secte au v^e siècle, sous l'empereur Zénon (485).

Les Iconoclastes regardaient le culte des images, nous venons de le voir, comme une véritable idolâtrie et bien que l'on fasse remonter jusqu'à Zénon son origine, cette secte ne fut réellement puissante que vers le commencement du vi^e siècle, sous le règne d'un empereur de Constantinople, Léon l'*Isaurien*, homme tellement illettré qu'il ne pouvait même pas signer son nom. C'était un grossier soldat, né dans une petite ville de l'Asie mineure,

(1) Philostrate, *vita Apollon. Tyanens*, liv. III, chap. 48.

(2) Philost., *ibid.*, liv. III, chap. 45.

(3) Ctésias, *Prag. de rebus indic.* VIII, édit. de Müller.

(4) Cf. — Lajard. *Monuments du culte de Mithra*.

Isaurie, ce qui lui fit donner le surnom d'*Isaurien*. Il était parvenu au trône de Constantinople, un siècle après la fondation du mahométisme, dont le culte comme on sait, défend la représentation figurée de toute abstraction religieuse y compris le culte de l'homme et des animaux.

Dans cette proscription, Mahomet s'était conformé à la doctrine hébraïque dont les textes défendaient formellement le culte et la représentation des images (1).

Les premiers chrétiens, c'est là un fait incontestable, se conformèrent à la législation de Moïse, ils étaient même *Iconoclastes*, afin d'obtenir le martyre : témoin Saint Polyeucte et tant d'autres encore. — Ces premiers chrétiens accusaient les païens d'idolâtrie, ils leur reprochaient de prendre pour Dieu des morceaux de pierre ou de bois. Il est bien évident que dans le début, le paganisme ne considérait ces formes que comme des représentations de divinités, puis peu à peu, il regarda ces images comme étant elles-mêmes des divinités auxquelles on rendit un culte.

Les *Iconoclastes*, s'inspirant des *Écritures*, soutenaient que Dieu veut être adoré *en esprit* et *en vérité*, aussi déclarèrent-ils à toute sorte d'images une guerre acharnée.

Telle était la question des images, au moment où Léon l'Isaurien montait sur le trône de Constantinople. Il veut bientôt se signaler comme ses prédécesseurs dans les disputes théologiques, il s'empare donc de la question des images, et fait défense sous les peines les plus sévères, à tous ses sujets, de conserver aucune image religieuse. Comme une grande partie du peuple, ayant à sa tête le patriarche Germain, résiste, l'empereur dépose celui-ci et fait massacrer le peuple (726.) Il publie un édit qui interdit l'iconolâtrie dans tout l'empire ; le même édit ordonne à des agents de renverser à Constantinople, les statues du *Sauveur du monde*, ainsi que celles des apôtres. Un de ses officiers Jovius qui par ses cruautés avait exaspéré la foule, fut massacré au moment où il procédait lui-même *de manu propria*, à la destruction d'un grand et superbe Christ qui décorait la place impériale.

L'Isaurien pousse le fanatisme jusqu'à la folie, tant il est furieux de la résistance qu'il rencontre chez le pape Grégoire II, chez le patriarche de Constantinople et dans la révolte de l'Archipel grec ; aussi donne-t-il des ordres sévères, cruels même qui sont impitoyablement exécutés. De savants directeurs-administrateurs de la Bibliothèque de Constantinople sont brûlés eux et leurs manuscrits.

(1) Indépendamment de ce qui est écrit dans les *Tables de la loi*, on lit dans le *Deutéronome*, ch. IV, vol. 65 : « Souvenez-vous que nous n'avons vu aucune figure, ni ressemblance au jour où le Seigneur nous parla à Horeb au milieu du feu » et ailleurs Balaam prophétisant malgré lui s'écrie : « Il n'y a point d'idoles dans Jacob ; on ne voit point de statues dans Israël (*Les Nombres*, chap. XXIV, v. 21).

Cependant le peuple est de plus en plus surexcité, les prêtres lui montent la tête, en leur racontant des miracles; des visionnaires affirment qu'un certain Constantin qui avait brisé à coups de pierre l'image de la Vierge, avait vu tout à coup celle-ci apparaître en songe et lui reprocher son crime. Des fables analogues débitées un peu partout dans la foule, parmi le peuple, entretiennent et encouragent la résistance contre l'édit de l'Isaurien. Le successeur de Grégoire II, Grégoire III, assemble à Rome un synode en 732, lequel synode consacra l'orthodoxie du culte des images (1). L'Isaurien en conçoit un vif ressentiment contre le pontife romain; il envoie même à Rome des émissaires pour le faire assassiner; mais les assassins, sont découverts et mis à mort. Ce dernier acte de perfidie ayant avorté, ne servit qu'à accroître l'autorité pontificale, aussi saisit-elle l'occasion de seconder le joug impérial afin d'établir sa puissance temporelle. Tel était au fond le véritable motif de la lutte de l'Église, elle ne flattait la superstition populaire que dans le but de saisir le pouvoir temporel, qu'elle visait depuis si longtemps. — Par esprit d'opposition, l'Italie multiplie et met partout en place des images et des simulacres de religion.

Mais, il nous faut malheureusement constater que dans tous ces choes, c'est toujours le peuple, rien que lui, qui est la victime; ainsi quand l'Isaurien est représenté en tous lieux comme l'antéchrist, l'empereur venge cette injure en multipliant partout les exécutions populaires.

Lui mort en 741, son fils Constantin devient un défenseur acharné du parti iconoclaste; ses ennemis l'affublent pour cela du charmant surnom de *Copronyme* (κοπρος, excrément, ordure). Il convoque bientôt à Constantinople un concile de 300 évêques, lequel concile défend d'adorer les images soit dans les églises, soit même dans les maisons particulières; le concile demande que ceux qui contreviendront à ses décisions soient traités avec la plus grande rigueur, comme ennemis des dogmes. Par suite un grand nombre de chrétiens sont emprisonnés et mis à mort. Comme la plupart des moines tiennent fort au culte des images, les couvents sont fermés et l'on oblige beaucoup de religieux réguliers à se marier, ce qu'ils font, du reste, sans se faire tirer l'oreille.

Léon IV succède à son père et les persécutions continuent de plus belle, ce prince se sépare même de sa femme Irène, sous prétexte qu'elle a dans son appartement des figures qui ressemblent à des saints; ceux qui ont commis l'énorme crime d'avoir fourni ces images à l'impératrice périssent au milieu des plus effroyables tourments.

Puis, tout à coup, un revirement s'accomplit quand son fils Constantin

(1) Ed. Labbe. *Conciles*, T. VIII, col. 1485.

Porphyrogénète lui succède; ainsi hier il ne fallait pas posséder des images, sans quoi on était mis à mort et aujourd'hui périront misérablement, ceux qui briseront les images, qui n'auront pas pour elles une grande adoration.

Porphyrogénète d'accord avec sa cruelle mère (nous allons bientôt le voir) convoque un concile (le second de Nicée) qui décide que le concile de Constantinople ne savait pas ce qu'il faisait, en condamnant le culte des images et que du reste, ce n'était qu'en falsifiant les textes sacrés, qu'il avait pu arriver à ce résultat.

Mais sur ces entrefaites, Constantin Porphyrogénète marié contre son gré par sa mère, fait jeter celle-ci en prison (aimable fils!) et défend d'obéir aux décisions du concile de Nicée relativement aux images.

Le peuple commençait à ne plus rien comprendre; mais cela ne l'empêchait pas de payer toujours de sa vie, les pots cassés!

Tout à coup, grâce à une conspiration, Irène recouvre sa liberté, et cette douce mère en profite pour faire déposer son fils et ne recule pas dans sa soif de vengeance, de lui faire crever les yeux. — Bien libre! cette fois, elle poursuit avec acharnement, avec animosité, les Iconoclastes.

Ceux-ci, sous Léon V dit *l'Arménien*, reprennent bientôt l'avantage et un nouveau concile déjugant son prédécesseur condamne de nouveau les images. Enfin le successeur de Léon V, Michel *le Bègue* et après lui, l'empereur Théophile se mettent à persécuter plus violemment encore les adorateurs des images; les persécutions se poursuivent jusqu'au moment où l'impératrice Théodora, rétablit le culte des images (1).

Obligée de se retirer dans un cloître, Théodora y meurt en 867; elle était née en 815, s'était mariée en 830 et devenue veuve en 842.

Telle est brièvement résumée, l'histoire de l'intolérance iconoclastique qui fit couler des torrents de sang (le mot n'est pas exagéré) dans tout l'empire d'Orient; intolérance fomentée par le fanatisme et qui combattit tantôt en faveur, tantôt contre les images.

En Occident, cette lutte pour n'avoir pas été aussi longue et aussi sanglante, n'en fut pas moins très violente; nous voyons en effet, que dès le *iv^e* siècle, un curé du diocèse de Barcelone, retour de la Terre sainte, se montra le plus implacable ennemi des images et des reliques; il écrivit également et prêcha contre le célibat des prêtres, ce qui amena dans le nord de l'Espagne des querelles et des luttes sanglantes.

Au *vi^e* siècle, un évêque de Marseille, Socrénus lança des mandements contre le culte des images; de ses propres et fines mains épiscopales, il brisa celles qu'on avait placées dans les églises, aussi fut-il tout à la fois

(1) Voir ci-dessus, chap. VI, l'histoire de cette secte. Il y a eu deux impératrices de ce nom, qu'il ne faut pas confondre. (Voir page 4, n° du 1^{er} janvier 1890.)

hautement loué et blâmé par Grégoire dit *le Grand*; les louanges s'adressaient au zèle religieux et le blâme à la violence qu'il avait déployée dans ses actes, qui pouvait « scandaliser les simples d'esprits » lui disait le pape.

Résumant ce chapitre intéressant à plus d'un titre, nous ferons remarquer qu'en somme, la question des images n'a jamais été tranchée dans un sens quelconque, et qu'ici l'Église ne s'était nullement montrée infaillible dans la solution d'une question si grave et si importante (du moins à ses yeux) et qui avait coûté aux peuples tant de sang.

Et cependant les conciles s'étaient montrés tour à tour pour ou contre les images.

Le concile de Constantinople condamne les conciles de Nicée (le second) et de Francfort qui admettent le culte des images.

Quoi qu'il en soit, ce culte se perpétue jusqu'à la *Réforme*, jusqu'au moment où Pierre Valdo de Lyon, reprend en son œuvre, la doctrine de l'Espagnol Vigilance. Les Vaudois, disciples de Valdo, les Albigeois, les sectateurs de Lollard en Angleterre, de Jean Huss en Allemagne, ceux enfin de Luther et de Calvin déclarent qu'adorer des images, les tolérer même dans des temples, c'est faire acte d'idolâtrie.

N'insistons pas davantage sur ce misérable sujet, dans les chapitres suivants, le lecteur verra la quantité de créatures faites soi-disant, à l'*image de Dieu*, massacrées dans les guerres contre les Albigeois, les Hussites et les Vaudois. Dans un chapitre, il verra de même que les réformateurs là où ils sont puissants ne se font pas faute de détruire les images, leurs adorateurs, même leurs simples possesseurs; de sorte que l'écrivain impartial est bien obligé de constater ce triste fait : c'est que toujours il retrouve l'intolérance dans tous les camps religieux, quels qu'ils soient.

(A suivre).

J. MARCUS DE VÈZE.

APPARITION ET THAUMATURGIE, SCIENCES SOEURS

En dépit des railleries des sceptiques et des mauvais plaisants, l'humanité, la faible humanité croit toujours aux revenants, aux apparitions, aux avertissements dits célestes, aux pressentiments, etc. L'homme blasé sur le prosaïsme de la vie ordinaire, accueille avec ivresse tout ce qui est extraordinaire, tout ce qui lui apparaît comme en dehors de tout ce qu'il connaît.

C'est pour cela que les revenants, malgré l'effroi que cause leur apparition, sont toujours les bienvenus. *Je voudrais bien en voir seulement un, rien qu'un*, disent les adeptes de la science, ceux qui ne veulent rien voir, rien admettre au delà de ce qui s'enseigne dans les facultés et dans les cercles académiques.

Moi aussi, je voudrais voir un revenant, rien qu'un, mais cette faveur n'est accordée qu'à un petit nombre de personnes peut-être, soit par leur nature, soit pendant un court instant seulement, constituées physiquement pour en voir. Il n'y a que fort peu de personnes dont l'organisation physique leur permet d'être voyantes, c'est-à-dire de voir, de percevoir, de sentir ce que la généralité ne peut voir, percevoir, ni sentir. *Non omnibus adire Corinthum*, tout le monde ne peut aller à Corinthe, dit un vieux proverbe latin. Mais de ce que tout le monde ne peut aller à Corinthe, s'en suit-il que Corinthe n'existe pas? Les revenants semblent se bien trouver du monde où se passe leur existence d'outre-tombe, ils se préoccupent fort peu que l'on croie ou que l'on ne croie pas à leur existence, ils ne se montrent que rarement et quand ils le jugent utile et opportun.

Ils se sont montrés à plus d'un sceptique dans des circonstances sérieuses et ces sceptiques qui étaient de bonne foi, n'ont pas hésité à faire litière de leur scepticisme et à raconter avec conviction ce qu'ils avaient vu et bien vu.

J'avais une grande tante très croyante et très religieuse, mais d'un scepticisme indéracinable à l'endroit des fantômes et des apparitions. Les histoires de revenants avaient le singulier privilège de la jeter dans des accès de gaieté folle. D'autres fois elle envisageait la question des revenants sous un aspect plus sérieux et réprimandait sévèrement ceux qui croyaient à *de pareilles fariboles*. Elle prétendait que cette croyance était un outrage à la divinité! Elle persista dans ces idées jusque dans un âge avancé. Ses enfants étaient avantageusement établis; elle regrettait vivement son mari qu'elle avait perdu deux ans auparavant et pour lequel elle avait toujours ressenti une sincère affection.

Elle se sentait seule sur la terre, et ses enfants n'ayant plus besoin d'elle, elle songeait à rejoindre celui dont le souvenir lui était toujours cher. Mais il y avait peu d'apparence qu'elle fût de sitôt réunie à celui auquel elle pensait sans cesse, car elle était toujours forte et vigoureuse et jamais sa santé n'avait été plus satisfaisante. Cependant, un jour, en descendant le perron qui aboutissait à son jardin, elle aperçut soudainement au-dessus de sa tête, vivante et souriante, l'image d'un premier enfant qu'elle avait idolâtré, qui était mort à l'âge de six ans.

L'image lui dit, avec une petite voix enfantine : *A bientôt, maman, dans trois semaines*. Puis, après un tendre et gracieux sourire, elle se fondit dans l'azur du ciel.

Frappée vivement, et agréablement impressionnée, car elle se sentait pressée de quitter la terre, elle abdiqua instantanément son scepticisme invétéré, raconta son apparition à ses amis et à ses parents qui accueillirent

son récit avec la plus entière incrédulité, et pensèrent que, pour le coup, les facultés de la bonne dame étaient atteintes. Comment croire qu'un femme beaucoup plus jeune et plus vigoureuse que ses années et qui n'avait jamais la plus légère indisposition, pût mourir dans un si court délai ? La prédiction s'accomplit strictement néanmoins.

La veille du délai fatal, elle éprouva un malaise qu'elle ne savait comment définir, et se mit au lit, en disant : *C'est fini, mes jours sont comptés*. Elle mourut, en effet, dans le cours de la journée du lendemain, et du seul malaise un peu sérieux qu'elle eût jamais éprouvé.

Il est une autre question pour le moins aussi intéressante que celle des revenants, celle de la résurrection. Vous le dirai-je ? ne riez pas, Monsieur Leymarie, ne riez pas, gardez bien votre sérieux. Les lauriers des thaumaturges de la Bible, d'Apollonius de Tyane et des ressusciteurs de l'Orient me causaient des insomnies. J'ai voulu ressusciter à mon tour.

Avec le secours de la force psychique de mes sensitifs, j'ai réussi à redonner pendant quelques secondes la vie à des fémurs décharnés de poulets et de dindons. Grisé par le succès, j'ai aspiré à une gloire plus haute, *sic itur ad astra*.

Cet automne, j'ai pris un criquet (*acridium germanicum*), ce que le vulgaire appelle une sauterelle ; je l'ai étouffé, et le lendemain, vingt-quatre heures après sa mort, je l'ai placé sur mon guéridon, et j'ai ordonné à mes sensitifs d'étendre leurs mains à deux pouces au-dessus du cadavre de l'orthoptère. Après dix bonnes minutes d'attente, les mains des patients étaient horriblement fatiguées, le criquet s'est déplacé, une antenne et une patte ont remué d'une façon plus qu'appréciable. Mon cœur, comme celui des patients, bondissait dans ma poitrine ; j'avais découvert le secret de rappeler un mort à la vie.

Hélas ! quelle déception ! c'est tout ce que mes sensitifs et moi avons pu obtenir ; les ombres du trépas sont venues ressaisir bien vite leur proie. On a recommencé l'expérience, le criquet s'est encore déplacé, a remué une autre antenne et une autre patte, mais cela a été tout. L'avare Acheron s'est refusé obstinément à lâcher sa proie. Je veux recommencer ce printemps.

J'ai déjà dit que le magnétisme, l'hypnotisme, et le spiritisme sont une seule et unique science.

Je trouve que le magnétisme, notamment, est frère du spiritisme et ce qui me le fait croire ce sont certains faits de somnambulisme lucide.

Permettez-moi à ce sujet de vous raconter une histoire que je tiens d'une personne qui y a joué un des principaux rôles. M. L... faisait le commerce des châles ; il jouissait en dehors de son commerce d'un très joli patrimoine et ses affaires étaient dans un parfait état de prospérité. Mais comme en ce

bas monde le bonheur n'est jamais sans quelque mélange, il éprouvait certains déboires qui diminuaient la joie qu'il ressentait de voir tout lui réussir. Plusieurs cachemires de prix avaient disparu, malgré son active et incessante surveillance. Il avait eu beau renouveler presque entièrement ses commis, il manquait à l'appel de nouveaux cachemires.

Voyant que c'était inutilement qu'il exerçait une surveillance de plus en plus rigoureuse, et que certains de ses cachemires continuaient de disparaître, il s'adressa à la police. Celle-ci animée d'un zèle dévorant, mit en campagne les plus déliés et les plus fins limiers. Peine perdue, les cachemires prenaient toujours la poudre d'escampette, ils semblaient prendre un malin plaisir à mettre la police en défaut.

Bien que M. L. continuât de faire de belles recettes, comme les cachemires qu'on lui avait soustrait représentaient une somme assez ronde, il n'aurait pas été fâché de la recouvrer. M. L... en présence de l'insuccès des agents se découragea, et ne put s'empêcher d'épancher ses chagrins dans le sein d'un ami, M. D..., qui lui conseilla de consulter A..., somnambule alors fort en vogue.

Au mot de somnambule, M. L... qui considérait le magnétisme et le somnambulisme comme de la pure jonglerie, et du pur charlatanisme, bondit jusqu'au plafond : *si la police qui a tant de ressources et qui passe pour infail-
lible ne découvre rien, disait-il à plus forte raison un vulgaire farceur qui n'a
d'autre mérite que de faire des dupes, ne pourra faire autre chose que de me
leurrer.*

M. L... ne voulut pas qu'on lui parlât davantage du célèbre A.... Les cachemires ne cessaient comme par le passé, de temps en temps, de prendre leur vol, et la police avait beau redoubler d'ardeur et d'activités on ne pouvait réussir à pincer le voleur. M. L... continuait de changer ses commis, il n'en était pas plus avancé; ce n'était pas tant la perte matérielle qui l'affligeait que le dépit d'être joué par un habile et introuvable soustracteur. Il vivait perpétuellement dans la défiance et le soupçon, et cette situation était pour lui intolérable.

Il finit par céder aux conseils de son ami, M. D... qui continuait de le presser, et se résigna à consulter le somnambule A... « non pas, ajoutait-il, qu'il eût la moindre confiance en lui, mais pour n'avoir rien à se reprocher et pour avoir une nouvelle preuve que les somnambules, prétendus lucides, trompaient effrontément le public. Il se mit donc en rapport avec A... qui lui dit : *Allez à Amiens, un jeudi, entre 2 et 3 heures, telle rue, tel numéro; vous monterez un étage, vous sonnerez à la porte en face, et une femme vous ouvrira. Vous vous direz l'ami de X... la femme vous répondra qu'il n'est pas encore venu et vous irez attendre X... dans une chambre à côté de celle où vous avez été in-*

produit et vous apercevrez une armoire que vous ouvrirez et vous y verrez vos cachemires, sauf quelques-uns que D... a trouvé moyen d'écouler. Peu d'instants après X... ou plutôt le prétendu X... qui a pris un faux nom viendra et quand il sera en votre présence vous resterez frappé en le reconnaissant.

Telle fut la réponse de l'oracle dont l'autre, ou plutôt la chambre où il donnait ses consultations, était confortablement décorée et meublée. M. L... que ces détails précis n'avaient pas convaincu, eut envie de rire; néanmoins il résolut de faire le voyage d'Amiens, ne fût-ce que pour prendre le *farceur* en défaut. Il y arriva, un jeudi, et son premier soin fut de tout raconter au commissaire de police du quartier où était la maison que le somnambule lui avait indiquée. Il lui demanda ensuite son avis. Le commissaire de police lui dit, « Je n'ai jamais accepté que sous bénéfice d'inventaire les merveilles que l'on m'a contées du somnambulisme et du magnétisme. Cependant, sans être crédule, l'opinion de puissantes autorités dans la science m'a fait comprendre qu'il pouvait y avoir du vrai dans ce que l'on en dit. Quant à A... je ne le connais point je ne l'ai jamais consulté, mais on m'a rapporté de lui des choses surprenantes. J'irai avec vous, si vous le voulez bien, à l'endroit désigné par le somnambule et nous verrons. »

M. L... prit donc avec le commissaire de police, qui avait caché son écharpe sous une ample redingote, le chemin de la maison qui, au dire de A..., renfermait ses cachemires. Ils montèrent un étage et sonnèrent à la porte en face. Une femme leur ouvrit. Ils demandèrent M. X... « Il n'est pas encore venu, dit la femme, mais il ne va pas tarder, vous pouvez l'attendre un instant ». Et elle conduisit les deux prétendus amis du prétendu X... dans une pièce à côté où était la fameuse armoire. Sitôt que la femme se fut retirée, ils l'ouvrirent et découvrirent, moins quelques-uns, les cachemires dérobés A... le célèbre A... n'était pas un farceur, tout ce qu'il avait annoncé s'était vérifié. N arriva peu après, très peu après; à sa vue M. L... resta saisi. C'était le sous-directeur de son établissement en qui il avait une si grande confiance qu'il le considérait comme un autre lui-même, et il devait être bientôt son associé.

M. L... était un homme de bonne foi et loyal, bien que naturellement sceptique. Après de tels faits sa conversion fut radicale, il devint un adepte ardent et convaincu du magnétisme et du somnambulisme. Il se sentait tellement émerveillé et tellement heureux de recouvrer ses cachemires, qu'il crut devoir, eu égard à cette circonstance extraordinaire, se montrer élément. Il implora pour le coupable la miséricorde du commissaire de police également subjugué, émerveillé, transporté! On laissa le voleur parfaitement libre d'aller se faire pendre ailleurs; et celui-ci, converti au somnambulisme lucide, et à de meilleurs sentiments, retourna dans la bonne voie, rede-

vint honnête homme et indemnisa son ancien patron des pertes qu'il lui avait fait subir.

Ainsi tout le monde se trouva bien de cette singulière aventure, et le nom de A... en sortit avec une auréole de plus.

Recevez, mon cher monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

HORACE PELLETIER.

Conseiller d'arrondissement, officier d'académie, à Candé par les Montils (Loir-et-Cher.)

NOTA. Le somnambule que je désigne par l'initiale A. est le fameux Alexis. Quand à M. L... le marchand de cachemires, je l'ai connu intimement, lui et toute sa famille. C'est lui qui m'a conté cette histoire dans tous ses détails.

OEUVRES SPIRITES DE J.-W. ROCHESTER

Épisode de la vie de Tibère, Paris, 1882, 1 vol. — *L'Abbaye des bénédictins*, Paris, 1885, 2 vol. — *Le Pharaon Merneptah*, Paris, 1886, 2 vol. — *Herculanum*, Paris, 1888, 2 vol.

Nous avons la satisfaction de pouvoir donner aux nombreux lecteurs de la *Revue*, une appréciation générale des œuvres spirites de J. W. Rochester, ouvrages que nous tenons pour authentiques et qui ont pour but, dans l'esprit de leur auteur désincarné, de démontrer l'identité des phénomènes du spiritisme avec les miracles bibliques, en faisant comprendre que les prophètes hébreux étaient de grands médiums. C'est là un travail de longue haleine pour lequel il s'est associé des collaborateurs, aujourd'hui disséminés dans divers centres européens, des amis auxquels le liait une affection prenant sa source dans des existences antérieures, dans un lointain passé. Quelques mots sur l'auteur et son médium ne seront pas sans utilité en faisant connaître dans quelles conditions leur œuvre se poursuit en commun depuis plusieurs années.

John Wilmot, comte de Rochester, célèbre amiral sous le roi d'Angleterre Charles II, vécut et mourut, jeune encore, au XVII^e siècle (1647-1680) (1). À l'état d'esprit, il a reçu pour mission de travailler à la propagation du spiritisme, et pour cela il s'est choisi et formé un médium qu'il a préparé dès sa jeunesse à remplir sa tâche. Cette personne est une jeune fille russe de grande famille, qui a reçu dans un institut impérial une solide culture, il est vrai, mais sans pousser bien loin aucune branche en particulier. Sa médiumnité consiste principalement dans l'écriture mécanique, et l'automatisme est si caractérisé chez elle, que ses yeux peuvent à peine suivre ce que sa main trace avec une rapidité vertigineuse, avec une inconscience complète de l'idée.

(1) Il est l'auteur de poésies estimées au point de vue littéraire.

tant qu'elle n'est pas exprimée sur le papier. Bien plus, les récits qui lui sont ainsi dictés dénotent une telle connaissance de la vie et des mœurs antiques, dans leurs moindres détails, ils portent en eux un tel cachet de couleur locale et de vérité historique, qu'il serait difficile au lecteur le plus prévenu de n'en pas reconnaître l'authenticité. Des savants, tels que l'égyptologue allemand, G. Ebers (1), peuvent bien esquisser une fiction plus ou moins romanesque, dans un cadre scientifiquement exact, au point de vue archéologique, mais ils ne peuvent, selon nous, atteindre à la hauteur de ces récits *vécus*, dont la sincérité et la fraîcheur se sont conservés sous la poussière des siècles. Il serait impossible d'ailleurs à l'historien le plus érudit d'étudier simultanément et à fond des époques et des milieux aussi différents que les civilisations assyrienne, égyptienne, grecque et romaine, des mœurs aussi dissemblables que celles de la France de Louis XI et de la Renaissance; en un mot nous défions l'écrivain le plus fécond de passer avec une telle aisance de Moïse à Charles IX.

Les ouvrages de Rochester sont écrits en un style magnifique, souvent spirituel, avec des descriptions d'une telle précision qu'elles valent les meilleures illustrations. Si vous n'y voyez rien de plus qu'une fiction, lisez-les, ils vous intéresseront au moins autant que les meilleurs romans; êtes-vous historien, ne dédaignez point d'y jeter les yeux: peut-être éclairciront-ils pour vous plus d'un problème historique.

Ils racontent les existences successives d'un groupe d'esprits qui reviennent chaque fois subir une nouvelle épreuve terrestre; leurs passions natives, mises en présence, doivent être surmontées et les torts réciproques réparés. C'est le principe de la réincarnation, défiguré et altéré sous le nom de métempsychose par des intelligences simples qui corrompent avec leurs exagérations les idées les plus sublimes; tandis que, en réalité, elle a pour but de laisser une porte toujours ouverte au repentir de l'âme qui a failli. Quelle supériorité sur le dogme cruel d'un éternel enfer! Quel divin démenti aux mots désespérés de Dante: *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*. C'est déjà bien assez, après une vie d'égoïsme ou de méchanceté, d'être rejeté comme retardataire, pour des milliers d'années, dans un milieu inférieur.

Ces esprits coupables viennent, de gré ou de force, confesser leurs fautes, leurs vices, leurs crimes. Ils nous disent: Voilà ce que nous avons fait, voici ce que nous avons souffert: à bon entendeur salut!

La série de volumes qui nous fait ainsi passer en revue les diverses incarnations de ces mêmes esprits sur notre globe, ne suit pas un ordre chronologique, ce qui serait préférable, pour nous faire suivre d'une existence à

(1) *Guarda, Une fille de Pharaon, Sérapis.*

l'autre, le progrès des uns et l'état stationnaire des autres. Diverses circonstances ont empêché l'auteur de procéder ainsi, et dans la brève analyse que nous donnerons de chaque ouvrage, nous suivrons l'ordre de publication, en y joignant le résultat de nos recherches faites dans des bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemagne, en vue de confirmer les œuvres de Rochester, par des preuves matérielles ou documentaires, indications que nous nous réservons de compléter par la suite. Puis nous donnerons un aperçu des ouvrages en préparation qui seront publiés au fur et à mesure que les circonstances le permettront.

Episode de la vie de Tibère. Ce volume se compose de quatre récits individuellement faits par divers esprits, relatant parfois les mêmes faits, mais présentés par chacun à son point de vue personnel. Le premier émane de celui qui fut Tibère, le fier imperator. Au cours d'une expédition en Germanie, l'héritier présomptif d'Auguste fit prisonnière la fille d'un chef dont il voulut conquérir les bonnes grâces, mais rien n'y fit, ni promesses ni menaces ; elle entra dans Rome attachée au char du triomphateur, et las de ses résistances, il la fit jeter aux bêtes du cirque, mais elle échappa à la mort. Après bien des péripéties, Tibère la tue enfin et son récit se termine par un aveu de faits dont les historiens Tacite et Suétone ne disent pas un mot. Il dit en effet avoir fait mourir de faim sa mère et sa femme, chose qu'on n'avoue pas volontiers. L'héroïne Lelia raconte ensuite à sa manière ses luttes avec le tyran et la tragique mort de son fiancé Hildéric, venu à Rome dans l'intention de la délivrer.

Puis Velleda, sa compagne de souffrance, nous fait voir la boutique où se passa sa jeunesse. Nous avons vu nous-même à Pompéi, la rue et l'endroit sinon la maison même qui fut sans doute renversée dans le tremblement de terre de l'an 63, cinquante ans plus tard. Cette partie du récit éclaircit, pour nous, plusieurs questions controversées entre les savants. La partie exhumée de Pompéi peut être maintenant évaluée à la moitié de la ville morte ; nous sommes certain qu'on trouvera plus tard ce qui fut le palais du proconsul Gallius, peut-être sous un autre nom, les maisons d'alors portant d'ordinaire à côté de la porte le nom du propriétaire. Un des nombreux temples élevés dans Pompéi a été attribué par Overbeek à Junon Populona, sans doute la même que Junon Lucine, à qui Velleda fait allusion au sujet d'une cérémonie religieuse à laquelle elle prit part. Enfin, l'édifice appelé à tort Panthéon n'était qu'un marché.

Astartos, le gladiateur préféré du public de Rome, pour sa force et son adresse, nous intéresse par son amitié pour les deux captives, et par ses rapports avec l'empereur. Un camée de Tibère que nous croyons avoir vu au musée de Naples donne lieu à une scène fort curieuse.

L'abbaye des Bénédictins. — Nous voilà transportés bien loin de Rome, dans une région de l'Allemagne, que nous croyons pouvoir placer dans la Haute-Autriche, sans préciser davantage pour le moment, l'auteur n'ayant, à dessein, donné aucun nom de localité, pour des raisons se rattachant à des incarnations actuelles d'esprits. Les événements se passent au xiii^e siècle en plein régime féodal, et nous assistons d'une manière fort intéressante à la vie de la noblesse et du clergé, à cette époque. Chasses, tournois et cours d'amour occupent les chevaliers, tandis que dans l'ombre du monastère, les bénédictins étudient les poudreux manuscrits en même temps que le froc n'a pas éteint chez tous les passions humaines. Rien de plus curieux que de voir le père Bernard (qui fut plus tard le célèbre Paré) travailler dans son laboratoire, étudiant les sciences mystérieuses ; les esprits nous font voir comment ils agissent sur les fluides et nous recommandons ces pages à l'attention de nos lecteurs. Puis c'est le comte de Mauffen, un précurseur de Gilles de Retz ; sa sorcellerie et ses pratiques de magie noire sont en partie ce que le spiritisme est venu nous expliquer, nous montrant que les sorciers du moyen âge n'étaient autres que des médiums souvent inconscients. Sur ce fond se détachent une série de scènes d'amour, les unes d'une poésie délicieuse, les autres dans le caractère de cette époque, à la fois barbare et raffinée.

Insistons sur un épisode de ce récit, qui touche à une question historique. Le prieur du couvent, Pater Benedictus, homme ambitieux et intelligent, aspirait à la tiare pontificale ; il noua des intrigues avec des cardinaux romains, probablement Benoît Cajetan, pour faire nommer pape Pierre de Moron, un vieil ermite ascète, mais incapable ; son but était de devenir son secrétaire pour le supplanter par la suite. Trahi lui-même par son complice, il mourut sur ces entrefaites, et celui qui fut plus tard Boniface VIII amena par un subterfuge le pape Célestin V à abdiquer. Notre auteur nous raconte à quel procédé Boniface eut recours ; or, nous avons trouvé dans une vieille chronique allemande (*Monumenta Germaniae historica*, t. II, p. 133), la confirmation de ce détail (1) : (1294). Le pape Nicolas IV mourut et Célestin lui succéda. Celui-ci était un homme simple d'esprit. Il arriva alors qu'un de ses cardinaux fit un trou dans le mur de sa chambre et lui conseilla par le moyen d'un tuyau d'abdiquer le pontifical. Le pape crut que c'était le Saint Esprit, renonça à la tiare et proposa qu'on élût ce même cardinal qui s'appela Boniface...

(1) Le médium de Rochester et ses collaborateurs nous ont certifié n'avoir consulté aucune source, aucun document historique ; d'ailleurs les concordances que nous avons trouvées sont disséminées dans des ouvrages français ou étrangers, si nombreux et si divers qu'il serait bien étonnant de voir un compilateur se rencontrer avec nous sur les mêmes points.

L'ouvrage se termine par un gracieux épilogue, où l'on voit combien nos existences s'enchaînent les unes aux autres, par ce que les occultistes hindous appellent la loi du *Karma*, cette fatalité que nous créons tous nous-mêmes par nos actes bons ou mauvais. L'auteur touche en passant la question du suicide dont le vrai remède se trouve dans le spiritisme.

(*A suivre.*)

E. AUDEOUD.

UNE MÈRE A SON FILS

Nous pensons que nos lecteurs liront avec plaisir cette lettre de Georges Sand à son fils.

Paris, 18 juin 1838. — Travaille, sois fort, sois fier, sois indépendant, méprise les petites vexations attribuées à ton âge. Réserve ta force de résistance pour des actes et contre des faits qui en vaudront la peine. Ces temps viendront. Si je n'y suis plus, pense à moi qui ai souffert et travaillé gaïement. Nous nous ressemblons d'âme et de visage. Je sais dès aujourd'hui quelle sera ta vie intellectuelle. Je crains pour toi bien des douleurs profondes, j'espère pour toi des joies bien pures. Garde en toi le trésor de la bonté. Sache donner sans hésitation, perdre sans regret, acquérir sans lâcheté. Sache mettre dans ton cœur le bonheur de ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera. GARDE L'ESPÉRANCE D'UNE AUTRE VIE, C'EST LA QUE LES MÈRES RETROUVENT LEUR FILS. Aime toutes les créatures de Dieu, pardonne à celles qui sont disgraciées, résiste à celles qui sont indignes, dévoue-toi à celles qui sont grandes par la vertu.

Aime-moi ! je t'apprendrai bien des choses si nous vivons ensemble. Si nous ne sommes pas appelés à ce bonheur (le plus grand qui puisse m'arriver, le seul qui me fasse désirer une longue vie), tu prieras Dieu pour moi, et, du sein de la mort, s'il reste dans l'univers quelque chose de moi, l'ombre de ta mère veillera sur toi.

Ton amie,

GEORGES SAND.

Nous avertissons à nouveau nos lecteurs que la *Revue spirite* ne paraîtra plus désormais qu'une fois par mois afin d'économiser le temps qui nous fait défaut trop souvent. Depuis sa fondation par Allan Kardec en 1858, jusque fin 1884, c'est-à-dire pendant 27 années, elle a paru par brochures mensuelles de 32 pages; nous donnerons chaque mois 48 pages; cet arrangement nous permettra aussi de ne plus fractionner les articles assez longs qui offrent un véritable intérêt et perdent à être coupés.

LE COMPTE RENDU DU CONGRÈS spirite de 1889 ne paraîtra qu'au commencement de mars, l'imprimeur chargé de ce travail ne l'ayant mis en route que depuis huit jours; retard causé par l'épidémie.

Pour paraître le 15 février : LEÇONS DE SPIRITISME AUX ENFANTS, par M. Bonnefont, 0 fr. 25 franco; 12 exemplaires 2 fr. 25; 100 exemplaires 15 francs; franco.

SUGGESTION MENTALE ET SPIRITISME

I

Cher Monsieur Leymarie,

Lorsque j'ai eu le plaisir de vous voir, il y a quelque temps, à Paris, vous m'avez demandé de vous envoyer un article dans lequel je présenterais, aussi clairement que possible, la différence qui existe entre les faits de suggestion et les faits spirites. J'ai obtenu précisément, ces jours-ci, dans ces deux ordres de recherches, des résultats que je crois assez intéressants pour être soumis au public.

Dans le premier fait, on remarquera l'absence complète du caractère spirite. On n'y verra pas autre chose que la *suggestion* d'un rêve, lequel se produit selon les conditions déterminées par l'expérimentateur. Dans le second fait, au contraire, aucune suggestion apparente ne peut être remarquée. La *transmission de pensée* ne s'y montre pas. Si elle existe, elle est tellement hypothétique que l'explication spirite peut être parfaitement présentée comme solution du problème.

Le moment étant venu pour le spirilisme d'entrer dans la période scientifique — et, en réalité, il y entre déjà, en France, avec le nouveau livre du D^r Gibier : *Analyse des choses* (1) — nous ne devons pas craindre de faire des rapprochements et des comparaisons entre la suggestion mentale, c'est-à-dire l'action de la volonté d'un vivant agissant sur un autre vivant, et la suggestion spirite, action de la volonté d'un *Esprit*, agissant, comme dans le premier cas, sur un vivant, le médium. Les deux phénomènes existent et le premier ne détruit pas le second, malgré les prétentions de certains savants officiels.

Ces préliminaires établis, j'arrive aux faits.

II

PREMIER FAIT. — PHÉNOMÈNE DE SUGGESTION.

Somnambulisme spontané. — Suggestion de voir en rêve une personne connue du somnambule et morte récemment. — Attitude singulière, et voulue par l'expérimentateur, de la personne morte. — Souvenir, voulu aussi par l'expérimentateur, du rêve en question.

Ce premier fait, dans lequel, je le répète, la *suggestion* seule apparaît, a pour personnage principal un homme mort récemment et que j'appellerai ici M. Jean.

(1) J'enverrai prochainement à la *Revue* un compte rendu de cet ouvrage.

L'expérimentateur, ou le *suggestionneur*, c'est moi-même.

Le sujet, ou le *somnambule*, est un de mes jeunes amis, M. D... Nature très impressionnable, en raison d'une organisation artistique exceptionnelle M. D... n'a jamais été magnétisé ni hypnotisé par moi, ni par d'autres. Mais il lui est arrivé quelquefois, sous l'empire de vives émotions ou même de simples contrariétés, d'avoir des crises nerveuses qui se terminent par des accès de somnambulisme. Il se couche alors et parle, plus ou moins longtemps, sur des sujets familiers.

Un de ces derniers soirs, à onze heures, après une crise de ce genre dont la cause n'a aucune importance en ce récit, M. D..., qui habite, en ce moment, chez moi, alla se coucher et parla longuement de l'art qui fait l'objet de ses études. Il s'était mis au lit sans quitter l'état de sommeil somnambulique qui avait suivi la crise nerveuse. Il m'était possible par conséquent, de lui suggérer des idées différentes de celles qui hantaient son cerveau. En effet, ainsi que le fait remarquer M. Beaunis (1), « les rêves peuvent être « suggérés avec la plus grande facilité pendant le sommeil hypnotique et « ces rêves qui se réalisent pendant le sommeil naturel ont la vivacité et la « netteté des objets réels ». Il ne s'agissait point, il est vrai, de sommeil hypnotique, mais on sait que le somnambulisme spontané met le sujet dans un état identique à celui que provoque le somnambulisme artificiel, M. D... était donc parfaitement suggestible.

M'approchant de son lit, en présence d'une autre personne, je lui commandai, à haute voix, d'interrompre son monologue, très fatigant pour lui. Il cessa aussitôt de parler. Alors je lui suggérai le rêve dont les détails vont suivre.

Comme il avait connu M. Jean, décédé huit jours avant, je lui dis :

« Vous allez dormir paisiblement pendant une heure. Ensuite vous rêverez que vous voyez notre voisin, M. Jean. Il sera vivant et vous adressera la parole. Il vous dira : « Bonjour M. D... Croyez-vous que ma femme a de « singulières idées. Elle fait courir le bruit de ma mort. Tenez je vais vous « donner la preuve que je ne suis pas mort... » Au même moment, ajoutai-je, vous verrez M. Jean s'élancer sur un vélocipède et s'éloigner rapidement. Ce rêve ne vous effraiera pas, bien que vous sachiez que M. Jean n'existe plus. Vous trouverez son langage très naturel et cette scène se déroulera telle que je l'indique. Vous devez faire ce rêve. *Il le faut*. Vous vous en souviendrez au réveil. »

En disant ces derniers mots, j'appuyai un instant mon doigt sur le front de M. D..., toujours calme dans son sommeil, puis je m'éloignai avec la personne qui m'accompagnait.

(1) *Revue philosophique*, n° de juillet 1885.

Le lendemain, M. D... se réveilla dans un bon état normal. Il n'avait aucun souvenir de la crise nerveuse de la veille ni de ce qu'il avait dit pendant cette crise et au commencement de son sommeil somnambulique. Soudain il se mit à sourire et me raconta qu'il avait fait un rêve étrange. Suivit le récit exact de la scène suggérée. Il avait vu M. Jean qui lui avait dit bonjour, puis avait ajouté : « Croyez-vous que ma femme a de singulières idées, etc. » Ensuite M. Jean s'était élancé sur un vélocipède et bientôt il avait été hors de vue, car il s'éloignait avec une grande rapidité.

Je demandai alors à M. D... : Où avait-il pris ce véhicule ?

— Je n'en sais rien, me répondit-il. Je l'ai vu dessus, tout à coup. Je ne puis me souvenir d'autre chose.

Je me rappelai alors qu'en faisant cette suggestion assez étrange j'avais négligé de dire à M. D..., qu'il verrait M. Jean prendre un vélocipède *à tel endroit*. J'avais dit seulement : « Vous le verrez s'élancer sur un vélocipède. » Obéissant fidèlement à mon ordre, le somnambule n'avait rien créé, rien ajouté. Les deux phases de la scène : *Apparition de M. Jean* et *Disparition de M. Jean*, avaient été scrupuleusement reproduites et c'était tout. Quant au rêve il avait eu au dire du sujet — le caractère d'un rêve ordinaire. Rien d'effrayant d'ailleurs, ainsi que je l'avais désiré en faisant la suggestion. J'ajoute que M. D... ne se souvenait pas de cette suggestion. Il était convaincu que le rêve venait de lui, avait été l'œuvre exclusive de son cerveau. Je lui dis la vérité dans le courant de la journée, en lui expliquant le mécanisme de ce rêve, imposé dans un moment où il s'était trouvé en état de somnambulisme naturel et il fut très étonné d'apprendre que l'on pouvait obtenir de tels résultats (1).

Voilà donc, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, un phénomène auquel le spiritisme est absolument étranger et qui pourtant, à première vue pourrait être considéré comme un fait spirite, étant donnée l'*apparition* de M. Jean, décédé depuis peu. Si le somnambule, par exemple, était un fervent adepte de nos doctrines, et si, d'un autre côté, je ne lui avais pas avoué qu'il avait été l'objet d'une simple suggestion, faite tout simplement, dans un but de recherche psychologique, il aurait pu croire, en son for intérieur, que l'Esprit avait pu lui apparaître en rêve et s'était donné l'innocent plaisir de créer un vélocipède fluide pour s'enfuir sur cet engin de locomotion.

La conclusion à tirer de cette histoire, véridique en ses moindres détails et dans laquelle j'étais seulement le nom du désincarné et celui du somnam-

(1) M. le commandant A. de Rochas, dans son beau livre sur les *Forces non définies*, parle, lui aussi, de rêves déterminés qu'il avait suggérés à plusieurs sujets et qui se sont réalisés.

bule, c'est qu'il faut n'accepter que sous toutes réserves beaucoup de faits dits *spirites*. Par parenthèse, j'indiquerai celui, très séduisant mais aussi très fantaisiste, publié par le *Mot d'Ordre* et que la *Revue* a reproduit, à titre de document, dans son n° du 1^{er} décembre dernier.

III

DEUXIÈME FAIT. — PHÉNOMÈNE SPIRITE.

Ecriture automatique par un médium éveillé. — Pas de suggestion apparente ni inconsciente. — Pas d'auto-suggestion non plus. — Ressemblance entre une signature réelle et une signature posthume.

J'arrive maintenant au deuxième fait annoncé au commencement de ce travail. J'ai dit que l'on n'y verrait aucune suggestion — apparente ou occulte — et je ferai remarquer, en le racontant, combien il ressemble peu au fait précédent.

Cependant le héros principal sera encore M. Jean, que j'ai déjà mis en scène. Dans ce cas, c'est comme *Esprit* que M. Jean se présente et non pas comme *apparence d'un esprit*, ainsi que dans le rêve de M. D... Ce n'est plus par un somnambule qu'il se manifeste, c'est par un médium. Il est vrai qu'un somnambule et un médium se ressemblent beaucoup, mais je veux dire que c'est dans un fait de *médiumnité* que la personne de M. Jean va maintenant agir elle-même.

Le médium est ma femme, Mme Rachel Vincent.

J'ai dit plusieurs fois, dans cette *Revue*, que Mme Vincent écrit *automatiquement* ou *mécaniquement* et je n'ai pas à rappeler la façon, connue de tous les spirites, dont les médiums s'y prennent pour obtenir cette écriture. Un soir de la semaine dernière — le lendemain de l'apparition fantaisiste de M. Jean au somnambule D... — j'ai prié ma femme d'écrire automatiquement. Elle était éveillée, comme elle l'est toujours pour les expériences de ce genre ; mais je dois dire que nous pensions, elle et moi, à notre voisin décédé, M. Jean, et que nous comptions sur une communication spirite venant de lui.

On remarquera la différence très grande qui existe entre ce deuxième fait et le premier et il sera difficile de soupçonner ici la présence de la suggestion mentale, même inconsciente.

Dans le premier cas, j'avais voulu produire, en l'esprit d'un sujet en état de somnambulisme, l'apparition d'une personne morte. On a vu que j'avais réussi, malgré la bizarrerie du rêve imposé. Voilà bien la suggestion mentale telle que les savants la pratiquent. Elle est parfaitement définie, très

claire, très apparente. Dans le second cas, au contraire, elle ne trouve, à mon avis, aucune place, malgré le point de détail que je vais indiquer.

Ma femme avait vu, il y a un an environ, la signature de M. Jean, au bas d'une lettre. Se souvenait-elle, il y a huit jours, au moment où elle se disposait à écrire automatiquement de la forme particulière de cette signature. Elle assure que non et je ne puis douter de son affirmation. Il est facile, dans le cours d'une année, d'oublier la signature de quelqu'un.

Quant à moi, j'avais vu, peu de jours avant, il est vrai, la signature en question. Je me souvenais de la façon dont M. Jean faisait le paraphe qui accompagnait son nom. Je dis donc à ma femme, au moment où elle commençait à écrire la *communication* demandée par nous :

— Si c'est M. Jean qui se manifeste, qu'il ait l'obligeance de donner à sa signature la *forme* qu'il lui donnait de son vivant.

Le médium continua de tracer des mots, au crayon, sur le papier. Bientôt il s'arrêta, signa, et, toujours très bien éveillé m'apporta la communication. Il s'agissait de détails familiers que je ne puis reproduire ici et qui d'ailleurs ne faisaient aucune allusion au *rêve* de M. D..., raconté plus haut. Je puis dire toutefois que ces confidences étaient en parfaite harmonie avec le *caractère* de M. Jean, caractère que nous connaissions très bien. Mais l'écriture, sans ressembler exactement à celle du défunt, n'était pas non plus l'écriture habituelle de ma femme et ne pouvait également être confondu avec l'écriture des communications précédentes. Deux jours avant, le médium avait écrit, en se plaçant dans les mêmes conditions, mais tout différemment et avec une autre signature.

Enfin — et j'insiste sur ce détail — la signature de M. Jean, donnée par le crayon du médium, était entourée d'un trait ovale qui l'encadrait. C'est ainsi que cet homme signait de son vivant. Même mouvement des lettres, même paraphe, même aspect en un mot dans l'ensemble, sinon dans les petits détails.

Verra-t-on, en ces mots adressés par moi au médium tandis qu'il écrivait « Si c'est M. Jean, qu'il signe comme de son vivant... » Verra-t-on, dis-je, en ces mots, un cas de suggestion inconsciente? Assurément je ne pouvais me dispenser de songer à la forme de cette signature, dont je me souvenais, en disant cela. Mais le fait d'y avoir songé, peu fortement du reste, est-il suffisant pour que l'*image* de ces lettres groupées, d'une certaine façon, soit allée se fixer, en vertu de la loi de réversibilité d'Ochorowicz, par exemple, dans le cerveau du médium, qui, un instant après, m'en donnait, sur son papier, la reproduction? Je ne le crois pas; d'abord parce que la loi de réversibilité, en tant qu'on l'applique à la suggestion mentale, n'est qu'une hypothèse; ensuite parce que je n'ai pas eu la pensée bien arrêtée,

le désir formel d'obtenir cette signature telle quelle a été présentée. Jusqu'à preuve évidente du contraire, je persisterai donc à croire qu'il n'y a pas là l'apparence d'une suggestion, si involontaire qu'on la puisse supposer.

L'auto-suggestion ne saurait non plus être invoquée comme explication du phénomène. Le médium ne se souvenait pas que M. Jean signait ainsi. Il avait vu, avec indifférence, la même signature autrefois mais depuis il l'avait oubliée. Comment invoquer l'hypothèse — et toujours l'hypothèse, car la science matérialiste ne s'appuie pas sur des bases plus solides — du ressouvenir inconscient, se manifestant juste au moment où cette communication est écrite?

En présence de quel phénomène sommes-nous donc ?

Je l'ai dit, en commençant. Nous sommes ici en présence d'un phénomène spirite très simple et qui n'a aucun rapport avec le rêve imposé à M. D...

Ce rêve, en effet, est un cas *voulu* de suggestion mentale. Ici M. Jean — il me pardonnera cette fantaisie — est mis en scène malgré lui, au moyen d'une impression produite fortement sur le cerveau d'une personne qui l'a connu, par un expérimentateur *qui veut réussir*. L'état de somnambulisme a préalablement disposé le sujet à recevoir cette impression.

Dans le second fait, M. Jean se présente non plus cette fois comme l'image d'un rêve, mais en esprit et en réalité. Il donne une communication à un médium éveillé et il la signe de la façon dont il signait autrefois. Aucun suggestionneur *n'influence la personne qui écrit*.

La théorie spirite seule explique rationnellement ce phénomène qui nous donne la preuve de la survivance de l'esprit et de la possibilité qu'il a de se communiquer par l'entremise d'un médium. Il ne pourrait d'ailleurs agir sans cet intermédiaire, l'Esprit ne possédant en lui-même aucune énergie physique appréciable et devant toujours emprunter aux vivants la force nécessaire à la manifestation matérielle de sa volonté.

ALEXANDRE VINCENT.

31 décembre 1889.

LA CRÉMATION

Tiré de l'*Hygiène pratique*, du 5 janvier 1890.

L'incinération des corps, ou la *crémentation*, a d'abord rencontré en France une impopularité presque universelle, malgré les efforts des hygiénistes, qui se sont appliqués à en soutenir la théorie et la pratique, et parmi lesquels nous sommes heureux de citer, au premier rang, notre vaillant et cher confrère, le docteur P. de Pietra Santa.

Les deux principaux adversaires de la crémation se sont rencontrés dans la religion et dans la médecine légale.

Au nom de certaines croyances à une résurrection future de tous les corps humains, on voulait s'opposer à leur destruction par le feu, sans réfléchir que la destruction par la putréfaction dans la terre arrive à peu près au même résultat, mais seulement par des voies plus lentes. De ce côté, la partie est aujourd'hui gagnée; car la religion ne refuse pas les prières de l'Eglise aux dépouilles mortelles qui vont être détruites par le feu.

La médecine légale a fait une plus longue résistance. Elle allègue que le feu peut détruire la trace d'un crime, et elle prétend que tous les cadavres sont faits pour être conservés en vue de la possibilité d'une expertise médico-légale future, qui peut n'être demandée qu'au bout de longues années. A cette objection l'on a répondu depuis longtemps, en offrant de soumettre préalablement à un médecin légiste, aux fins d'autopsie, tout cadavre à incinérer.

Nous pouvons donc écarter ces deux ordres d'objections, les seules sérieuses, et voir ce que la nature, livrée à elle-même, fait des corps privés de la vie.

Ici, il faut élargir la question, et ne pas nous en tenir à l'homme seul, ni même aux animaux : il faut dire un mot des végétaux, qui sont, eux aussi, des êtres vivants.

Nous n'avons pas à rechercher la nature de la vie. Tout ce que nous pouvons constater, c'est la présence d'une force, d'un principe spécial qui anime la matière, et que beaucoup de philosophes ont appelé l'âme par abréviation. Les végétaux ont cette âme, comme les animaux. C'est elle qui incorpore aux tissus de la plante les éléments minéraux du sol. C'est elle qui, avec du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène, fait du bois, des feuilles, des fleurs, du sucre, des parfums, des médicaments, des poisons. Une fois cette âme partie, le cadavre du végétal se décompose : les fleurs, les feuilles, le bois sont envahis par les microbes de la putréfaction, et ramenés à leurs éléments minéraux primitifs. Ces éléments, ajoutés au sol, iront entrer dans de nouvelles combinaisons végétales, où ils recommenceront le même cycle.

Mais supposons le végétal utilisé par l'animal comme comestible. Il y aura à notre cycle évolutif une étape de plus : voilà tout. *La substance végétale se transformera en substance animale ; et lorsque l'âme quittera le corps de l'animal*, les microbes de la putréfaction ramèneront toutes ses parties molles à leurs éléments minéraux ; les muscles, le cerveau, les intestins, le cœur, les poumons seront transformés en sels de potasse, de soude, de chaux, de fer, de magnésic, en hydrogène sulfuré, en carbonate d'ammoniaque, etc.

Et tout cela retournera au sol, pour entrer dans de nouvelles combinaisons vivantes, par le moyen du végétal.

Enfin, supposons l'animal utilisé par l'homme comme comestible : nous ajoutons encore *une étape à notre cycle*. La *substance animale* sera transformée en *substance humaine*, laquelle gardera *ses propriétés vivantes jusqu'au départ de l'âme*. Mais, à ce moment, la *dépouille mortelle*, fût-elle celle d'un *roi de la pensée* ou d'une *reine de la beauté*, sera ramenée par les microbes de la putréfaction à ses éléments minéraux, lesquels sont destinés à entrer dans une combinaison végétale qui leur fera *parcourir de nouveau le cycle des diverses incarnations de la matière à travers les êtres vivants*.

Donc, il faut bien admettre la circulation éternelle de la matière à travers le règne minéral, le règne végétal, le règne animal. Déjà, Pythagore avait eu la conception de cette vérité scientifique, en disant que *tout change et rien ne périt*, vérité renouvelée par Lavoisier, avec preuves à l'appui, et formulée dans cet axiome, justement impérissable : « *Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme.* » Et c'est ainsi que la matière de notre corps a déjà servi à constituer des milliers d'autres corps. Et pour fournir les éléments de leur structure à tous les êtres contenus dans les profondeurs d'un avenir infini, il faut que nos corps, une fois privés de vie, soient, non pas conservés, mais détruits.

Il y a trois modes principaux de destruction : 1° l'emploi pour l'alimentation ; 2° la décomposition lente par les microbes de la putréfaction ; 3° la décomposition rapide par le feu.

L'emploi pour l'alimentation doit être écarté, car on ne pourrait utiliser de la sorte, en toute sécurité hygiénique, que les corps des individus ayant succombé à une mort accidentelle, ce qui constitue une infime minorité.

Reste la putréfaction en terre, ou bien la crémation. A quel mode doit-on donner la préférence ?

Au point de vue du sentiment privé, la combustion est bien aussi séduisante que la décomposition lente, hideuse, infecte, de la putréfaction souterraine. Ajoutons-y, pour ceux qui craignent d'être enterrés vivants, la certitude que donne la combustion d'échapper à cette horrible agonie du tombeau.

Au point de vue de l'hygiène publique, la supériorité de la crémation sur l'inhumation est incontestable. « Les cadavres inhumés, dirons-nous avec le docteur Nicolas, sont notoirement nuisibles, en ce que les produits de leur putréfaction tardive ou précoce, accélérée ou ralentie, infectent l'air, le sol, les eaux, d'une manière encore mal définie, discutable, mais non douteuse en principe. »

Que serait-ce, s'il s'agissait des maladies contagieuses ou transmissibles

(peste, choléra, variole, diphtérie, etc.), et si l'on voulait évoquer les nombreux exemples de leur propagation par la conservation de leurs germes dans des cadavres exhumés après de longues années?

La crémation remédie à tout cela, en supprimant la putréfaction et ses produits, en détruisant d'une façon absolue les germes des maladies transmissibles.

Que lui manque-t-il donc pour être adoptée? L'habitude. C'est une idée nouvelle, avec laquelle il faut se familiariser : et voilà pourquoi il n'est pas inutile de rappeler, de temps en temps, sur elle l'attention d'un public intelligent et éclairé.

D^r HECTOR GEORGE.

UNE PENSÉE DE VICTOR HUGO

Je poursuis activement, dans mes heures de loisirs, la lecture du très intéressant ouvrage de Camille Flammarion, lequel est publié sous ce titre : *Astronomie populaire*. Je n'étonnerai personne en ajoutant que l'œuvre a été couronnée par l'Académie française. L'auteur nous raconte, à propos de la planète Saturne, que dans les idées astrologiques anciennes, cet astre, à l'influence mauvaise, était associé aux plus grandes douleurs. Mais ce qui est curieux, c'est que cette opinion se soit conservée jusqu'à nos jours, même chez les esprits les plus élevés. Or, voici ce que Flammarion nous dit, chapitre VII, page 554, de l'ouvrage cité : « Dans le cours de l'année 1879, j'avais l'honneur de m'entretenir sur ce sujet avec le plus grand poète de tous les siècles, et Victor Hugo m'affirmait que, dans sa pensée, « Saturne ne pouvait être qu'un bague ou un enfer.

Voilà donc ce que pensait sur cette question le plus grand génie du XIX^e siècle ! »

Cet aveu ne méritait-il pas d'être mentionné ici ! Car, ne l'oublions pas : Victor Hugo était spirite.

EDOUARD MICHEL.

ANALYSE CRITIQUE, PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE DU SIGNE DE LA CROIX

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ CHRÉTIENNE EXPLIQUÉ PAR J.-G. P. (0 fr. 50).

Avertissement : Parmi les nombreuses études contemporaines ayant pour objectif la connaissance des origines du Christianisme, on s'est spécialement occupé, et à diverses reprises, de ce signe symbolique consistant en deux lignes croisées, que les chrétiens, dans son appropriation à leur culte, nomment : Signe de la Croix.

Des recherches portant sur plusieurs sortes d'indices ont été faites et, à défaut de mention historique ayant trait à ce sujet et remontant au-delà de notre ère, elles ont amené la découverte, en différents endroits, de dessins et objets ayant la forme de croix, dont l'ancienneté incontestable démontre que la croix, comme emblème, est de beaucoup antérieure au Christianisme.

Ce sont là des données archéologiques précieuses, des preuves irréfutables de l'existence d'une idée se rattachant à cette forme en des temps reculés.

Mais ce que, jusqu'à présent, l'on n'avait pas tenté de découvrir isolément, en prenant l'intuition pour guide, dans des observations profondes et raisonnées, les savants procédés de son adaptation au Christianisme, c'est le : Pourquoi antérieur ? ayant pu porter des hommes à décrire sur eux-mêmes, en certaines circonstances, ce signe mystique, aussi simple en apparence, qu'étrange dans son application ?

Nul doute que là est le secret et de l'origine et de la cause des emblèmes graphiques et ouvrés, dont la forme préoccupe à juste titre l'esprit des chercheurs de vérités.

En commençant par l'analyse raisonnée des trois mouvements ou gestes significatifs qui forment l'ensemble du signe de la croix, et en poursuivant mes observations sur les rapports naturels et concordants qui existent entre les trois parties du corps spécialement désignées par ces gestes au cours de l'acte dont il s'agit, et les trois principes qui sont la triple source où s'alimente l'être humain, j'ai trouvé cette explication tout entière et parfaitement juste.

Est-ce à dire :

« Que cet acte de religiosité ostensible, doublé d'une invocation adéquate, a réellement été en usage chez quelques peuples de l'antiquité ?

« — L'évidence sur ce point est tellement palpable qu'elle équivaut à l'histoire écrite. »

Doit-on conclure :

« Que ceux qui l'ont adapté au Christianisme en connaissaient l'origine et la portée ?

« — L'exactitude jusque dans les moindres détails, observée dans la substitution du système chrétien à l'action naturelle ou réfléchie des anciens, prouve surabondamment que cela est.

« Les contemporains, enfin, détenteurs des secrets de l'Eglise, sont-ils bien en possession de celui-ci : qui consiste, en fait, en la substitution du signe de la croix, qui est incohérent, à un signe de croix (ou en forme de croix) logique au fond et juste dans la forme ?

« — Cela doit être ; mais, en l'absence totale de preuves, je ne puis pas plus me prononcer pour l'affirmative que pour la négative. »

Je me borne donc, laissant de côté cette éventualité, à faire le récit ou exposé de ce que j'ai découvert par aptitudes spéciales. Et c'est afin d'user de facilités plus grandes pour me faire comprendre, que j'ai donné à ma narration la forme de compte-rendu *in extenso* d'une conférence où un interlocuteur pose deux questions déterminantes. Dans cette conférence, d'autres mystères qui concourent à la constitution de la religion chrétienne, analysés par déduction, s'expliquent et croulent.

La définition précise du signe de croix, qui comporte en soi l'explication du mystère de la Sainte-Trinité, est le point de départ de la réduction complète et définitive des mystères et des dogmes chrétiens, la même clé pouvant servir à les déchiffrer tous.

J. G. P.

GROUPE DEMONGODIN

ÉTUDES SUR LES FLUIDES

Président ; M. Peyranne. — Médium : M. Bez. — Esprit : Claudius.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Séance du 17 avril 1866. — Rien dans la nature ne saurait exister sans fluides.

Les fluides sont donc l'élément capital, l'élément unique par lequel tout vit, s'agit, grandit, se développe, décline, se décompose pour naître de nouveau sous une forme de plus en plus épurée, de plus en plus gracieuse, de plus en plus rapprochée de cet idéal qui grandit lui-même au fur et à mesure que grandit l'intelligence qui seule peut le concevoir.

Étudier les fluides c'est donc étudier la nature elle-même dans son essence, dans ses principes primordiaux, étudier les fluides, c'est étudier la cause de toutes les causes, le mécanisme primitif, celui qui engendre tous les autres mécanismes, c'est en un mot porter la main jusqu'au fond des mystères les plus obscurs de la création, c'est jeter un regard investigateur jusqu'aux plus profonds replis de la vie essentielle de la nature.

Je me bornerai aujourd'hui à énoncer quelques-uns des principes généraux qui régissent les fluides, sauf à les développer plus tard et à en tirer toutes les conséquences.

Comme il y a une cause première, cause intelligente par excellence à laquelle tout ce qui est doit l'être, de même aussi il y a un principe maté-

riel premier et unique, cause matérielle par excellence, de laquelle tout ce qui est, en dehors du principe de la cause intelligente, tire les atomes matériels qui forment la matière. Afin de vous faciliter la conception de ces choses que l'intelligence de l'esprit même le plus avancé ne peut concevoir que par induction et par comparaison, nous appellerons ce principe matériel dont sont formés tous les corps qui remplissent les mondes, le *fluide universel*.

Le fluide universel : Voilà la source inépuisable dans laquelle le Créateur de toutes choses prend sans cesse les éléments nécessaires pour la création.

Sous sa main intelligente et toute-puissante, le fluide universel se subdivise en une infinité de fluides distincts les uns des autres par leur densité, par leur affinité, par leurs propriétés diverses. Tels sont ce que vous appelez le fluide électrique, le fluide médianimique, le calorique qui n'est aussi autre chose qu'un fluide, le fluide aimanté, et une multitude d'autres dont les effets se produisent sans cesse sous vos yeux sans que vous vous en aperceviez le moins du monde, et de la combinaison de tous ces fluides entre eux, de leurs mélanges, de leur attraction et de leur répulsion les uns pour les autres sont formés tous les corps matériels que vos yeux voient, que vos mains touchent, que votre ouïe entend, que votre odorat peut sentir, que peut savourer votre goût.

Et de même que ces corps matériels qui tombent sous l'appréciation matérielle de vos sens, de même aussi cette infinité de corps fluidiques, matériels aussi mais dont la matière épurée échappe à l'imperfection de vos sens encore trop grossiers, de même ces corps éthérés, enveloppe de l'âme qui est d'autant plus pure, d'autant immatérielle que l'âme est elle-même plus élevée, de même tous les corps périspritaux ne sont aussi que des composés de ces fluides, combinés entre eux dans des proportions diverses dont seul connaît la loi le Maître de la création et les esprits ultra supérieurs délégués par lui pour présider à l'œuvre sans cesse renaissante et toujours inachevée de la création à l'infini dans l'infini des mondes.

Ainsi donc un seul principe d'où provient tout ce qui existe, un seul corps simple d'où sont formés tous les corps qui remplissent l'infini des univers, voilà la grande loi de la création.

La pierre philosophale que tant d'intelligences d'élite se sont efforcées de chercher, le principe unique est tout trouvé, c'est le fluide universel, et lorsque l'homme se sera rendu digne d'en connaître les mystérieuses propriétés et qu'il lui sera donné d'en manier les éléments, non seulement le grand problème de la transmutation des métaux sera résolu définitivement, mais encore le problème bien plus ardu de la création dans tous ses mystères ne sera plus qu'un jeu pour l'intelligence de l'homme, comme il l'est

aujourd'hui pour les intelligences célestes qui sont employées tous les jours et à tous les instants à le mettre en pratique.

Il ne m'est pas donné, car les temps ne sont pas encore venus pour notre terre, d'entrer dans les détails les plus intimes de cette importante question, j'ai cru devoir néanmoins vous tracer d'une manière rapide le tableau que je viens de dicter.

Et je vais étudier maintenant avec vous quelques-unes des propriétés des fluides qui nous sont les moins inconnus et dont vous êtes appelés à voir le plus souvent les effets se dérouler devant vos yeux.

24 avril 1866. — Tous les corps n'étant que des composés de fluides, il est évident que les fluides sont les agents les plus puissants dont on puisse se servir soit pour détériorer, soit pour régénérer les corps.

C'est pour cela que les fluides, bien qu'ils n'aient pu être encore analysés par la science humaine, produisent ces effets immenses que l'homme se borne à constater, parce qu'il ne peut pas les expliquer, et que très souvent, obéissant à cette influence secrète qui le porte à attribuer à des puissances surnaturelles tout ce qu'il ne comprend pas et qui, par cela même lui semble surnaturel, il attribue au Diable ou à ses acolytes, à Dieu ou à ses anges, les effets qui ne sont autres que les effets des fluides sur la matière.

Ainsi, les effets si curieux dans leur variété sans cesse renaissant du fluide électrique lorsque par suite du choc des principes négatif et positif qui se trouvent en lui, il produit l'étincelle terrible qui renverse, brise, ou bien mutile selon les caprices les plus inconcevables les objets quels qu'ils soient qui se trouvent sur leur passage.

Mais ce qu'on a le moins compris encore dans ces effets extraordinaires des fluides, ce sont les agents qui les dirigent, qui les combinent, qui s'en servent enfin pour amener ces phénomènes merveilleux tombés dans le domaine de l'indifférence par cela seul qu'ils se produisent tous les jours et en tous lieux.

Ces agents intelligents, puisqu'ils impriment aux fluides une direction intelligente, ne sont autres que les Esprits.

Esprits de tous les degrés — Esprits supérieurs chargés par l'Être suprême de cette direction et par les ordres desquels tous ces phénomènes se reproduisent, bien que provenant d'une source unique, avec une variété qui les rend aptes à servir les vues du Créateur qui s'en sert pour les épreuves et les punitions des hommes.

Esprits inférieurs de tous degrés qui, en ouvriers obscurs peu intelligents, défrichent des terrains et manipulent des principes dont ils ignorent les richesses et les propriétés.

C'est pourquoi les esprits sont les plus grands manipulateurs des fluides

et c'est pourquoi aussi, comme nous le verrons dans la suite de cette étude, les esprits qui se servent des fluides pour opérer sur les matières, dans le but de guérir les maladies de la matière, obtiennent des succès dont les médecins terrestres ne peuvent se faire une idée, même approximative, tellement les remèdes fluidiques sont supérieurs aux remèdes matériels qu'ils emploient si souvent en aveugles.

Séance du 22 mai. — D. Le fluide universel que vous posez comme corps simple ne serait-il pas plutôt un composé, puisqu'on peut le décomposer et lui faire subir certaines transformations?

R. Comme tout corps (l'invisible est un corps aussi puisqu'il n'est invisible qu'en égard à l'imperfection de vos organes visuels) comme tout corps, le fluide universel se compose de molécules composées elles-mêmes d'atomes.

C'est par la plus ou moins grande quantité de ces molécules et de ces atomes, et par l'action opérée sur eux sous les directions des ouvriers de Dieu, par la chaleur, la condensation et quelques autres agents qui vous sont inconnus et qui prennent leur essence dans la nature même de l'esprit, c'est-à-dire dans la volonté, que se produisent d'une source unique, une multitude de fluides ou de corps différents qui, par leurs combinaisons ensuite les uns avec les autres, acquièrent des propriétés dissemblables et très souvent opposées radicalement les unes aux autres et forment ainsi tous les êtres matériels de la création.

D. Sera-t-il donné un jour à l'homme d'analyser les fluides et d'en tirer certaines conséquences comme le font actuellement les esprits en ératicité qui nous sont hiérarchiquement supérieurs?

R. Mais certainement et pourquoi pas, lorsque les hommes sur la terre auront atteint un degré d'avancement et d'épuration qui les rendra les égaux de ces esprits dont vous parlez, et lorsque la terre perfectionnée et épurée aussi, offrira à leur science des éléments moins grossiers et plus malléables.

Séance du 12 juin. — Après l'exposé très rapide que j'ai cru devoir vous faire des principes généraux qui régissent les fluides, il nous sera facile de nous rendre compte et de leur action et de la manière dont cette action s'exerce suivant la volonté de ceux à qui il est donné de la diriger.

Voici le magnétiseur, par exemple :

Usant des fluides qui sortent de son organisme et mis en présence d'un sujet dont le système nerveux très impressionnable est très propre à recevoir ces fluides et à agir suivant leur impulsion, il le charge avec force, fait passer en quelque sorte sa propre vie dans le corps de son sujet, s'identifie avec lui, pèse jusque sur son intelligence, sur son être pensant qu'il force à

s'éloigner, se rend maître de son corps qui désormais obéit impassible au moindre de ses ordres.

Parti de son périsprit, dont bien souvent il ignore même l'existence, le fluide du magnétiseur pénètre d'abord le périsprit du somnambule, il le détache peu à peu du corps qui devient isolé presque, il le détache peu à peu aussi, s'il le veut, de l'esprit qui reprend son essor vers l'espace en laissant loin de lui, inerte, immobile ou sous la domination du magnétiseur, le corps qui désormais ne semble plus lui appartenir. Et dans cette situation s'il le veut, le magnétiseur fera voir à ce corps, que les fluides ont soumis à sa volonté, tout ce qu'il *voudra* lui faire voir, il fera agir chacun de ses organes comme bon lui semblera, le fatiguera s'il veut le fatiguer, le délassera s'il veut le délasser, lui procurera des visions terribles, des cauchemars affreux, ou le fera assister à des rêves splendides sans qu'au réveil, c'est-à-dire après que par la seule force de la volonté il aura dispersé tous les fluides et que l'esprit sera rentré dans sa maison, le sujet ait conservé le moindre souvenir de ce qui se passait quelques minutes auparavant. Et si au contraire, il veut lui laisser le souvenir soit total, soit partiel, agissant toujours avec le seul secours de sa volonté, il fera rentrer l'esprit dans le corps avant le réveil de celui-ci, le fera assister à tout ce qui se passe et par l'impression profonde produite sur le périsprit lui laissera au réveil le souvenir de tout ce qui s'est passé. Ou bien encore, après avoir au moyen de ses fluides facilité le dégagement de l'esprit, ne voulant pas dominer le corps et le soumettre à son influence, il les laissera en rapport l'un avec l'autre, mais permettra à l'esprit de lui transmettre ses pensées, le résultat de ses impressions personnelles, la vision de ce qui se passe à des distances plus ou moins éloignées, les notions scientifiques mêmes qu'il a pu avoir acquises dans des existences antérieures et qui au réveil dorment latentes en lui. Ou bien encore il lui permettra de consulter des esprits libres tout à fait et de transmettre leurs réponses, leurs avis et leurs conseils par les organes de ce corps en apparence privé de vie.

Ce que fait le magnétiseur à l'aide de son fluide, du fluide puisé dans sa matière (dans son corps et dans son périsprit) l'esprit libre peut le faire aussi de la même manière à l'aide de son fluide à lui, du fluide qu'il puise dans cette matière toujours plus épurée que vous appelez périsprit. De là, deux magnétisations, deux actions identiques dans les résultats quoique provenant de sources diverses.

Nous essayerons d'en faire le parallèle à la prochaine occasion.

Séance du 10 juillet. — Ainsi que nous l'avons vu dans notre précédent entretien l'action du magnétiseur sur le somnambule s'exerce par les fluides partis du périsprit et du corps de celui-là et agissant sur le périsprit et le corps de celui-ci, et cette action prend les caractères de la volonté qui la

dirigé. Mais il n'est pas indispensable que le magnétiseur soit incarné pour opérer sur un sujet.

L'esprit désincarné peut agir de la même manière, seulement comme ne possédant pas de corps il ne peut pas agir fluidiquement sur le corps parce qu'il ne trouve pas en lui les fluides corporels nécessaires, il a besoin de les puiser dans le corps d'un incarné disposé *ad hoc* et que vous appelez *médium*. Ce médium peut être étranger au sujet ou bien le sujet lui-même.

Puisant les fluides corporels dans le corps du *médium* et les fluides périspirituels, dans son propre périsprit, l'esprit magnétiseur agit, quoique invisible, de la même manière que le magnétiseur incarné et les mêmes faits se reproduisent.

Mais le magnétiseur incarné agissant sur son sujet rencontre souvent des obstacles dont il ne peut devenir maître et qu'il lui est d'autant plus difficile de vaincre que la plupart du temps il n'en découvre pas la cause. Malgré sa volonté, malgré ses efforts les plus grands, souvent le sujet si flexible qu'il soit repousse son action, refuse d'obéir, ou bien exécute des mouvements, fait des actes non seulement dégagés de l'influence du magnétiseur, mais encore qui sont diamétralement opposés à ceux qu'il a la ferme volonté de lui imposer.

D'où vient cela ? Qu'elle est la force qui vient s'opposer à la force ? Qu'elle est la volonté qui combat et domine sa volonté ? Voilà ce que le magnétiseur animal n'a pu comprendre jusqu'ici et voilà ce que le spiritisme est venu vous dévoiler.

C'est que les magnétiseurs invisibles, usant de leur libre arbitre, viennent s'opposer quelquefois à l'action des magnétiseurs incarnés.

C'est que les anges gardiens, les guides des sujets, reconnus avoués par quelques magnétiseurs qui, forcés, vaincus par les faits, sont peu à peu et avec peine sortis de l'animalité pour entrer dans la spiritualité, viennent quelquefois lutter contre l'influence d'hommes qui ne songent qu'à la matière cherchant souvent, par des moyens matériels illicites, à produire des faits qu'il n'est pas permis de produire sans porter atteinte aux lois immuables de la nature et au libre développement des épreuves humaines.

Où ! sans doute, il a fallu bien des luttas, bien des défaites pour que les magnétiseurs en soient arrivés à proclamer cette grande vérité : l'existence d'êtres invisibles pour eux, visibles pour leurs sujets ; les aidant quelquefois, les combattant souvent, et produisant tout à fait en dehors de leur action des phénomènes dont ils ne pouvaient se rendre compte.

Mais enfin quelques hommes consciencieux et amis du progrès et de la vérité, ont surmonté la crainte du ridicule et sont hardiment entrés dans cette voie : honneur à eux, ils ont ouvert à la science la grande route d'où vient la vé-

table lumière et leur exemple courageux sera bientôt suivi par tous les chercheurs de bonne foi.

Alors tout un monde nouveau viendra se révéler en quelque sorte officiellement à votre monde.

Alors la science sera dans la véritable voie, la voie qui conduit à la vérité par le progrès incessant qu'on a jusqu'ici beaucoup trop négligé, parce qu'on a voulu s'asservir aux seules lois de la matière, méconnaissant ainsi et les lois de l'Esprit et leur puissante action.

Séance du 17 juillet. — Ainsi que nous l'avons vu, le magnétiseur incarné ou esprit peut, au moyen de ses fluides guidés par sa volonté, opérer sur le corps d'un sujet, en dégager l'esprit et produire les mille phénomènes du somnambulisme.

Cette faculté si belle pourtant n'est qu'une bien faible partie des facultés diverses qui se développent par le secours des fluides, et parmi elles la plus belle, parce que c'est aussi la plus utile, la plus charitable, est la faculté de guérir les maladies diverses qui viennent affliger le corps de l'homme.

Ainsi que je vous l'ai dit au commencement de cette étude, tout ce qui est matière provient d'une cause unique, d'un principe unique dont les différents corps ne sont que de différentes manifestations. Avec les fluides primitifs qui rentrent dans les principes de ces corps, il est donc possible de modifier la matière, de la rétablir dans son état normal, d'en hâter soit la dissolution, soit la reconstruction. Il est donc possible (phénomène sublime qui laisse bien loin derrière lui les alambics et les cornues de la science), il est donc possible de procéder par analyse et par synthèse tout comme on peut le faire (et beaucoup mieux même lorsqu'on sera arrivé à bien connaître le maniement des fluides) tout comme on procède dans un laboratoire de chimie.

Et n'allez pas crier à l'impossible : ce phénomène si étonnant qu'il soit n'est rien moins que nouveau : de temps immémorial il s'est produit sur la terre, quoique les hommes privilégiés par lesquels il se produit n'en aient pas conscience, pour la plupart des cas du moins.

C'est par suite de l'application de la loi qui régit les fluides que se sont accomplis tous les faits appelés *miracles* et niés par la science qui, ne connaissant pas cette loi, la loi à laquelle ils obéissent, les rejette comme surnaturelles, prétendant avec juste raison que le surnaturel n'existe pas. L'erreur provient précisément de ce que la science trop orgueilleuse, repousse tout ce qu'elle ne comprend pas, au lieu de rechercher les causes et rélègue dans la catégorie des folies ou des impostures tout ce dont elle ne peut se rendre compte ; et pourtant si l'on veut nier des faits attestés par l'histoire ne faut-il pas aussi nier l'histoire ! Si l'on veut nier des faits attestés

par des milliers de témoins, ne faut-il pas regarder ces témoins comme des imposteurs ou des fous et repousser également leur témoignage sur tous les faits qu'ils viennent affirmer? A côté de cette prétention orgueilleuse des savants, nous trouvons aussi les prétentions plus orgueilleuses encore des mystiques.

Ceux-là ne regrettent pas les faits réputés miracles, mais sans plus en rechercher les causes que les autres, ils les rapportent tous à la puissance de deux êtres surnaturels auxquels ils les attribuent suivant leurs vues, leurs caprices et le plus souvent, hélas! suivant leurs intérêts.

Ceux qui servent leur cause viennent directement de Dieu ou de ses envoyés. Ceux qui paraissent au contraire vouloir les combattre viennent directement du Diable ou de ses envoyés et puis..... et puis..... tout est dit.

C'est ainsi que les miracles de Moïse s'accomplirent par les puissances du Très-Haut, tandis que ceux des magiciens de Pharaon n'étaient que le fruit des génies infernaux.

C'est ainsi que les miracles de Jésus et des premiers chrétiens étaient le signe éclatant de la rédemption du monde, tandis que ceux d'Apollonius de Tyane, des Sibylles, des esprits de Python, et des nombreux oracles consultés par les païens, n'étaient dûs qu'à la rage du Diable se débattant avec angoisse contre le règne de la vérité qui commençait à s'établir.

C'est ainsi qu'au moyen âge les saints et les saintes étaient les bienheureux et attiraient la foule dans de pieux pèlerinages, tandis que les sorciers étaient tenaillés et brisés dans les cachots de l'inquisition et venaient alimenter les flammes des bûchers.

C'est ainsi enfin que de vos jours tous les phénomènes, tous les miracles des spirites sont attribués au prince des ténèbres, tandis que les miracles des rites se disant orthodoxes, cherchent à se mettre de plus en plus en honneur. Et l'on ne fait nulle attention à l'immuabilité de Dieu qui n'a pas fait deux poids et deux mesures, qui n'a pas fait une loi pour les anges, une autre pour les diables, et l'on ne réfléchit pas que tous ces phénomènes identiques dans leurs effets doivent l'être aussi dans leurs causes.

Aussi laissant de côté ces opinions qu'a seul établies l'esprit de caste et de parti, je vais m'efforcer à vous développer la loi qui régit tous ces phénomènes et, en vous faisant toucher du doigt l'action des fluides sur la matière, vous expliquer comment s'opèrent les miracles.

Séance du 14 août 1866 : Ainsi que je vous l'ai dit plus haut les esprits sont les grands manipulateurs des fluides ; incarnés ou libres ils sont les agents dont Dieu se sert pour exercer son action dans la création.

Les miracles injustement appelés *acts* parce qu'ils sont, disait-on, contraires aux lois de la nature, sont une des manifestations de l'action de Dieu sur

les choses de la création, mais loin d'être des opérations surnaturelles, ils sont des opérations naturelles, simples comme celles qui se déroulent tous les jours devant vous, seulement les lois auxquelles ils obéissent échappent ou ont échappé jusqu'ici à notre investigation.

Les fluides, leurs combinaisons, leur action sur la matière, sont la clef de ces lois. Aussi ai-je dit quelque part avec beaucoup de raison je crois, que la science des fluides est la science du progrès, la science de l'avenir.

Les esprits qui manipulent les fluides sont, vous le savez, incarnés ou libres; lorsqu'ils sont incarnés, leur action visible en partie contribue à jeter sur leur personne une éclat que malheureusement le bon sens encore trop restreint de votre humanité ne lui permet pas de supporter, et vous êtes entraînés à faire de ces hommes des demi-Dieux, des Dieux même souvent.

Lorsque ces esprits sont libres, la fascination est encore plus grande, car ne connaissant pas la cause invisible qui produit ces phénomènes étonnants, vous êtes entraînés à regarder avec vénération les objets, simples instruments passifs obéissant à cette cause. O! aberration de l'esprit humain! C'est ainsi que si souvent on t'a vu t'abaisser jusqu'à adorer des statues qui marchent, des tableaux qui parlent, des images qui pleurent ou qui laissent couler du sang, et frappé de ces faits étranges pour toi, parce que tu n'en connais pas, que tu n'en recherches pas la cause, t'avilir jusqu'aux dernières limites de l'absurde au lieu de t'élever par la science et la connaissance de toi-même vers Dieu, la source de toute science et de toute vertu.

Il existe une troisième catégorie d'esprits qui, bien qu'ils ne soient volontairement pour rien dans l'accomplissement des miracles, jouent aux yeux des hommes un grand rôle et sur lesquels je veux aussi m'arrêter un instant.

Ce sont ces esprits incarnés dont le corps, doué des fluides nécessaires, fournit à l'esprit libre ou à l'esprit incarné, opérateur direct, les éléments fluidiques qui lui sont nécessaires pour agir matériellement sur la matière; ces incarnés enfin, que très justement vous avez appelés *médiums*.

Parce que ces hommes voient leur corps subir de certaines contractions, parce qu'ils le voient obéir à de certaines influences, et que de leur bouche ou de leur plume sortent des prédictions, des conseils, des avis auxquels leur âme est totalement étrangère, on les regarde aussi comme des êtres surnaturels et on les adore pendant leur vie tout comme après leur mort, toujours attribuant ainsi à l'effet, ce qui ne devrait revenir qu'à la cause, toujours mettant les miracles sur le compte de ceux qui n'en font pas, mais servent à les faire.

Je ne veux pas m'étendre largement sur ce sujet et je me hâte de fermer

ce chapitre par quelques applications qui serviront à le faire mieux comprendre.

Pour moi, Moïse, Jésus, Mahomet, dans maintes circonstances, Bouddha, Confucius, Brâhma, Apollonius de Tyane, et plusieurs autres sages de l'antiquité, appartiennent à la première catégorie ; les esprits incarnés opérant des miracles eux-mêmes par la manipulation directe consciente ou inconsciente des fluides et que l'on a adorés en leur attribuant des pouvoirs surnaturels.

Les Dieux de l'antiquité, les tables, les statues qui rendaient des oracles ; les reliques des saints, les images sacrées, dont les émanations fluidiques ont opéré des guérisons et dont on se faisait des fétiches, des amulettes qui trop souvent, hélas ! ont fait oublier Dieu, appartiennent à la seconde : celles des esprits invisibles, manipulateurs directs, conscients ou non, des fluides et qui, ne pouvant pas eux-mêmes attirer les regards, étaient remplacés dans l'adoration des peuples par les objets eux-mêmes sur lesquels se concentrait leur action.

Enfin les prophètes du judaïsme, les magiciens de l'Égypte, les sibylles et les pythonisses de la Grèce et de Rome les apôtres et les disciples du Christ dans maintes circonstances, les magiciens païens qui, pendant si longtemps, luttlèrent avec eux, les hommes et les femmes visionnaires, extatiques, dont on a fait des saints, les sorciers et les convulsionnaires condamnés aux bûchers dans le moyen âge et de vos jours les incarnés qui servent de moyen à ces manifestations de toutes sortes, dont vous faites une étude toute spéciale, appartiennent à la troisième catégorie. Celle des *médiums* que l'on a beaucoup trop adorés aussi, comme on les a beaucoup trop brûlés dans d'autres cas, au lieu de faire remonter à Dieu, la cause véritable de ces phénomènes qui se produisaient par eux, les aspirations de l'âme et les remerciements du cœur. Mais l'heure semble devoir sonner où le voile qui cachait aux hommes les lois qui régissent les fluides doit se déchirer tout à fait et où il leur sera permis de s'étudier eux-mêmes dans la plénitude de leurs facultés.

Alors, plus ils se reconnaîtront grands, plus ils se verront forts, plus aussi ils devront témoigner au Créateur de toutes choses leur reconnaissance et leur amour, plus aussi ils devront faire bénéficier les autres créatures des facultés, des trésors qui leur ont été confiés afin de ratifier cette parole de Jésus : « Il sera beaucoup demandé à ceux à qui il a été beaucoup donné.

D. L'étude des fluides étant tout une science, nous pensons qu'un jour, éloigné sans doute, l'homme doit découvrir un instrument qui, décomposant les fluides, donnera la valeur morale d'un incarné ?

R. Certainement, mais ce ne sera pas un instrument. Ce sera un rayon-

nement de l'âme, un sens nouveau inconnu des incarnés terrestres, qui lira dans l'âme des esprits des frères et les jugera. Ce sens, qui vous manque encore, les esprits libres supérieurs le possèdent, ils s'en servent à chaque instant. Quelques-uns d'entre eux l'ont conservé à des degrés différents lorsqu'ils sont descendus en mission sur la terre. Jésus le possédait dans toute son intégrité, aussi lisait-il dans le cœur des hommes et connaissait-il leurs pensées.

ESPRIT CLAUDIUS

PROJET D'UN CENTRE DE RETRAITE

PENSION INTERNATIONALE POUR LES SPIRITES

Une assez volumineuse correspondance m'est parvenue au sujet de l'article du 1^{er} janvier. En compulsant les lettres de nos amis spirites, j'ai reconnu que la majorité préférerait une société anonyme, divisée en actions, dans le genre de la *Fraternitas* (voir la *Revue spirite* du 1^{er} octobre 1889), mais pourtant basée sur des conditions plus commodes à remplir.

Je n'ai aucune peine à me rendre à ce mode de procéder, sauf, toutefois, que je dois faire observer qu'à mon avis, le chiffre de 500 fr. par action, me semble trop élevé et qu'une émission de 200 ou 250 fr. au maximum, permettrait à beaucoup plus de personnes d'y prendre part.

Il est bien certain que ce n'est pas le moment de prendre là-dessus une décision ferme. Tout ce que je désire, c'est que l'idée fasse son chemin et qu'avec les conseils des bons amis et leurs adhésions, nous puissions produire une œuvre utile.

Le merveilleux spectacle du congrès de 1889 me donne la ferme assurance que les paroles cordiales échangées à cette occasion entre spiritualistes de toutes les écoles, auront une sérieuse consécration.

Pour ma part, je convie, par la voie de la *Revue* et de toutes les publications spirites, tous nos frères en croyance de joindre leurs efforts, en mettant leur compétence et leur amour du bien au service d'un projet dont la réalisation pourrait avoir d'incalculables conséquences, au point de vue de notre chère doctrine.

ANTOINETTE BOURDIN.

P.-S. — Adresser la correspondance à Mme Antoinette Bourdin, 5, chemin du Vieux-Pont, Plainpalais, Genève (Suisse).

COMITÉ DE PROPAGANDE

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 26 DÉCEMBRE 1889

PRÉSIDENCE DE M. LEYMARIE.

Membres présents : Mme Dien, Mlle Wolska, MM. Delanne père, Puvion, Auzanneau, Lussan, Bouvery, Warchawsky, Papus, Mongin et Carlos Libert.

La séance est ouverte à 9 heures du soir.

M. Puvion est nommé secrétaire.

M. le Président rend compte des propositions qui lui ont été faites pour l'impression du volume relatif aux *Travaux du Congrès*. Celles de l'imprimerie Arault de Tours lui paraissent être les meilleures et il vient les soumettre au Comité.

A l'unanimité des membres présents, le Comité décide que l'impression du compte

rendu du Congrès sera confiée à M. Arault, imprimeur à Tours. Il adopte en même temps le papier dont le spécimen lui est présenté et fixe à 1100 le chiffre du tirage.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Sausse, membre du Comité de Propagande en province. Notre collègue se plaint que les membres provinciaux ne soient pas tenus au courant des faits et gestes du Comité parisien, ainsi que cela avait été décidé par le Congrès.

Le Comité regrette que les circonstances ne lui permettent pas de donner complète satisfaction aux desiderata exprimés ; il estime que l'urgence commande les déterminations prises ; puis chacun a des occupations absorbantes qui dévorent les heures et les journées.

Il décide, en outre, à l'unanimité :

1° Que tout souscripteur isolé aura droit à recevoir gratis le compte rendu du Congrès, moyennant 1 franc, simple redevance, car le volume sera un gr. in-8° de 500 pages, et coûtera près de 1 franc de port ;

2° Que pour les groupes on enverra un nombre de volumes proportionnel à la souscription, le taux étant calculé sur le prix de revient du livre ;

3° Que le volume sera mis en vente à la librairie, au prix de revient ;

4° Que l'envoi gracieux du volume sera fait à la presse ;

5° Après lecture, plusieurs membres font remarquer que M. Papus a fait sous ce titre : *Introduction*, un compte rendu du Congrès, une théorie fort intéressante sur la théosophie, qui, d'après l'avis général, sera placée après l'*Histoire du spiritisme*, par M. P.-G. Leymarie et Camille Chaigneau.

En terminant, le comité décide de se réunir le 15 de chaque mois. La prochaine réunion aura donc lieu le 18 janvier prochain.

La séance est levée à 9 heures du soir.

Le secrétaire :

P. PUVIS.

Le 15 janvier, présidence M. Leymarie : à 8 h. 1/2 ; lecture est donnée des lettres de MM. H. Sausse, Martin, Bouyer, Mongin, Viret, Puvlis, Nozeran, etc...

Il s'agissait d'organisation, et comme chacun avait un projet différent à présenter, que l'organisation n'avait pas été assez méditée, la réunion a été remise au mercredi 22 janvier, pour en mieux décider en pleine connaissance de cause.

Le secrétaire :

LAURENT DE FAGET.

AUX GROUPES SPIRITES. — Le prince X (qui du reste assistait au Congrès spirite et spiritualiste) a reçu presque au lendemain de la mort du roi de Portugal, Dom Luis, une communication des plus intéressantes. Ceci étant d'ordre privé nous n'en parlerons pas, mais il nous sera bien permis d'ajouter que parmi les impressions communiquées par Dom Luis à son ami, il y a cette phrase :

« J'ai beaucoup souffert, quand on a fait mon autopsie, surtout au moment où l'on m'a arraché le cœur. »

Cet extrait de communication nous a suggéré l'idée de soumettre aux groupes spirites cette question :

Demander aux désincarnés leur opinion sur la crémation ? N'occasionnerait-elle pas des souffrances aux désincarnés sur lesquels, on la pratiquerait ?

J. MARCUS DE VÈZE.

DEMANDE D'EMPLOI : Un homme de 42 ans, très estimable et de bonne famille, qui sait très bien écrire et a reçu une instruction très convenable, demande une place; nos amis devront penser à cette homme de bonne volonté, et au besoin, écrire à M. H. L. chez M. Leymarie, 1, rue Chabanaïs, Paris.

UN ANCIEN SPIRITE, très dévoué à la cause, *E. Birtègue*, devenu malade, a été obligé d'aller se faire soigner à l'hospice; nos frères et nos sœurs devront penser à cet honnête homme dont l'absence plonge sa famille dans la peine; aller le voir ou lui écrire : salle Béhier, lit n° 34, hôpital Saint-Antoine, à Paris; il faut aider ce brave homme sans travail.

NÉCROLOGIE

M. CLODOMIR MAILLE est décédé le 10 janvier 1890 à 62 ans; ce spirite de la première heure, avait, avec son frère Alcime, le prince de Golovine et le docteur Houat, initié à nos doctrines, M. P.-G. Leymarie, qui a parlé ainsi que suit sur sa tombe :

En accompagnant les restes mortels d'un très honnête homme au cimetière de Neuilly, comme tous ceux qui l'ont connu, je me sens étrangement impressionné; si mon esprit envisage l'existence à un point de vue élevé, il y a en moi comme une protestation matérielle évidente.

J'eus voulu encore serrer longtemps la main de Clodomir Maille, échanger avec lui les pensées qui nous étaient communes, et je ne suis pas le seul ici qui formule cette idée fraternelle.

Des hommes éminents par le savoir, par leur position officielle, ont appris à apprécier comme il le méritait, l'esprit de Clodomir Maille; comme tant d'autres, ils le consultaient sur un problème scientifique, philosophique ou médical, sur un cas de conscience et de moralité, parce que à l'avance, ils avaient apprécié sa riche et belle nature, son jugement droit, son grand cœur et le fond inépuisable de sa bonté, pétrie de patience et de sérénité.

Ceux qui n'ont pas suivi dans la vie M. Clodomir Maille diront en m'écoutant : alors ce fut un fils de famille élevé dans l'opulence, fêté et choyé, dont l'enfance bénie se passa dans les lycées et les écoles de médecine, au milieu des grands maîtres de la science?

Oh non! sachez-le, les Maille sont de rudes travailleurs, fils de leurs œuvres, sortis d'une souche de braves et honnêtes gens, de cette race picarde patiente et spirituelle, paisible, mais âpre à bien faire, et qui épargne et sait vouloir avec esprit de suite.

Le père et la mère de MM. Maille frères, que j'ai connus, étaient de simples ouvriers, sages et justes; lorsque les deux fils furent assez grands et qu'ils surent lire, écrire et calculer, ils durent quitter le logis, leurs jeunes sœurs, le père et la mère si économes.

Avec ce simple bagage, l'amour du bien et le ferme désir de vite gagner quelques écus pour donner la quiétude méritée aux vieux parents, aussi de seconder leurs deux sœurs, ils vinrent à Paris et y firent patiemment leur trouée, comme le savent faire les véritables fils de la démocratie.

Clodomir, l'aîné, tendit la main à son jeune frère Alcime, et ensemble ils ont toujours marché à l'unisson; peu à peu, après les affres de la lutte persévérante, les Maille purent enfin acheter un logis pour abriter la famille, là-bas, en Picardie, et dans leur village chacun est fier de serrer la main à ces dignes gens, bons fils et honorables en tout.

Les vieux sont partis en paix, doucement et saintement, après avoir bien fini leur journée, en bénissant les bonnes âmes qui les avaient filialement secondés.

Aujourd'hui c'est le tour du bon, du charitable, de l'excellent Clodomir qui ne sut jamais s'il avait donné, qui accompagnait ses dons de bonnes et fortes pensées, ce qui en décuplait la valeur.

Celui-là, Messieurs et Mesdames, a comme ses vieux parents bien doucement, bien saintement fini sa longue journée de travail terrestre.

Si vous m'objectez que ce fils d'ouvrier était consulté par des lettrés, des savants, des médecins, qu'il n'avait eu que des prémices d'instruction, et que son temps fut pris par le travail quotidien, qu'il ne pouvait lui-même avoir tout appris: Je répondrai, avec les frères Maille, qu'après le labour du jour, ils lisaient le soir des livres de choix, car ils avaient soif d'instruction.

Clodomir était préparé à tout comprendre, et pourquoi? il disait: « Dans « la nature il n'y a pas de privilège, mais des lois; dans une seule existence « un homme n'apprend que très peu de choses; de même que tous les êtres « procèdent les uns des autres, depuis l'atome jusqu'à l'homme, si je suis « apte à m'assimiler, actuellement, la paléontologie, l'homœopathie, la chirurgie dentaire, l'anthropologie et les hauts problèmes de la philosophie, « c'est que, par mes existences précédentes sur la terre, mon esprit, comme « un terrain bien préparé, pouvait recevoir la semence des sciences diverses: « puisque cette semence y prospère et donne de bons fruits. »

M. Maille prétendait qu'il n'y a ni privilèges ni miracles, et que le principe intelligent, l'esprit, avait absolument besoin de s'emparer d'un corps avec ses cinq sens, pour avoir, avec l'aide des ces cinq sens, la notion des choses et le pouvoir de les contrôler avec sûreté.

« Dans une seule existence, disait-il, un homme n'enregistre que peu de choses, et dans sa première vie il ne transmet à son cerveau que des choses rudimentaires à l'état d'images.

« Quand nous voulons nous rappeler d'un fait qui s'est passé devant nous il y a vingt ans, aussitôt dans notre cerveau nous retrouvons l'image de ce fait avec toutes les sensations qu'il nous a causées. Nos souvenirs ne sont représentés que par des images, disait M. Maille avec raison. »

Or, ajoutait-il, lorsque l'homme a vécu plusieurs fois, son esprit, en réunissant toujours des images dans son cerveau, possède ainsi plusieurs points de comparaison; il discerne et choisit mieux, et ses actes s'en ressentent.

Être un grand orateur, un grand poète, un peintre célèbre, un véritable savant, ce n'est point un privilège ni un don, ni une grâce; ce sont tout simplement des esprits qui, dans leurs existences successives sur la terre, ont appris à faire un choix judicieux des images qui représentent tous les actes de leurs vies successives.

D'un homme de génie on dit: Dans sa manière de penser, d'écrire, de s'exprimer, il y a des images extraordinaires, pleines de force, de raison et de bons sens.

Clodomir Maille était un esprit éminemment moral, plein de bon sens. « Comme tous les esprits incarnés je suis en puissance de devenir plus tard un génie, je suis sur la route qui y mène directement », affirmait-il.

Ces idées élevées le faisaient écouter des savants: ils sentaient qu'il y avait là une belle nature, très forte, capable de s'assimiler peu à peu toutes les branches du savoir humain. Il déclarait ainsi être un bon spirite, cet esprit dont le souvenir fidèle est en nous, et y restera gravé comme une belle image.

Ces choses, je désirais vous les dire pour rendre hommage à notre vaillant ami, à notre frère en humanité.

Cet esprit reviendra sur la terre, pour progresser encore et pour nous seconder dans l'évolution nécessaire de l'humanité, dans la voie du savoir du bien, du beau, de tout ce qui est en accord avec la justice.

Au nom de Mme veuve Maille, de ses fils, de ses filles, de la famille Maille, de tous ses amis qui le vénéraient, nous disons à l'esprit de notre frère en éternité, non pas un adieu banal, mais un au revoir conscient et rationnel.

P. G. LEYMARIE.

Nous recevons la triste nouvelle, de la désincarnation de M. SERGE DE GOLOVINE, né à Pétersbourg, en 1824, fils du gouverneur vice-roi du Caucase.

Élève distingué du Corps des pages, reçu officier au régiment des lanciers de la Garde Impériale, en 1845, il quitta le service militaire pour entrer au Ministère des affaires de l'intérieur, où il occupa des postes supérieurs, entre autres, celui de gouverneur en Pologne; il fut gratifié des titres de gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté Impériale, de celui de chambellan, et, en 1882, il s'était retiré du service avec le titre de conseiller privé de Sa Majesté. Il est mort dans sa propriété de Kouprovo, gouvernement de Smolensk, Russie.

Voici un digne ami d'Allan Kardec, et de M. Maille décédé en même temps que bien d'autres de la même génération; cet homme de haute lignée simple, charitable, toujours juste, entretenait des relations suivies avec M. Leymarie, et sa veuve si affligée de son départ fait de même. La princesse de Golovine étant éprouvée cette année, désolée de ce départ imprévu, demande à ses F. E. S. une bonne et affectueuse pensée pour l'esprit de son mari et pour la veuve que bien des peines cuisantes assaillent à cette heure.

Les Esprits incarnés dans les familles de haut rang, subissent des peines morales souvent inouïes; il faut les plaindre et non les envier.

Tous ceux qui ont connu M. de Golovine bénissent sa mémoire.

MONSIEUR ET MADAME ERCOLE CHIAIA à Naples, Italie, ont conduit au Campo Santo de Rutigliano, le corps de leur père, M. FRANCESCO PAOLI CHIAIA, Agé de 89 ans.

P. P. Chiaia fut un esprit distingué, libéral et généreux, une noble et belle nature à laquelle on a rendu un hommage bien mérité.

A la famille Chiaia, si dévouée à la cause, à ses investigateurs sérieux, amis de la vérité et de la justice, toute notre fraternelle et sympathique amitié.

M. PHILIPPE MORAND, ancien chef de fabrication à la grande cristallerie de notre F. E. S. M. Gay, à Moscou, Russie, est décédé le 15 janvier, à Pantin, Seine, à 80 ans. M. Gay n'avait jamais cessé de veiller sur son ancien et fidèle contre-maître, spirite comme son patron, et dévoué absolument à la cause. M. Leymarie ne pouvant assister à la cérémonie funéraire, s'est fait remplacer par M. Joly, pour rappeler la vie de travail et d'épreuves de ce parfait et honnête P. Morand.

A LA MÊME HEURE de l'enterrement de M. Morand, M. Leymarie était à Verberie, Oise, pour les derniers honneurs à rendre à la dépouille mortelle de M. DESMAZURES, ancien chef de groupe, homme de principe et de cœur, économe et bon travailleur, dans les mains duquel tout semblait se

briser, car des contretemps inattendus troublaient profondément ses prévisions les plus sages. Atteint par la mort d'un fils chéri qui le secondait, puis par une maladie de consommation, ce sage, ce juste s'est éteint avec la douleur de laisser sa veuve et ses deux dignes demoiselles dans la peine et l'épreuve; spirite, il gémissait sur son impuissance matérielle, et consolait les siens par les espérances rationnelles que donne la philosophie spirite.

Il a voulu être enterré spiritement.

LE 4 NOVEMBRE 1889, s'est désincarné à Dijon, Côte-d'Or, dans sa 82^e année, l'esprit de M. FRANÇOIS BILLOUX, sculpteur sur ivoire, chef de groupe depuis de longues années, médium écrivain très distingué, et spirite de la 1^{re} heure; sa fin terrestre a été pour sa famille et ses nombreux amis une perte cruelle. Sa mort a été douce, il s'est éteint sans agonie.

L'infortune a souvent troublé la vie de M. François Billoux, homme très intelligent et très sérieux, mais chrétien et spirite convaincu; jamais il ne s'est plaint, ayant appris à supporter, sans murmurer, les décrets immuables de la Providence. Il a vécu honnête homme; serviable dans les limites de ses facultés, jamais ses nobles qualités ne se sont affaiblies en lui. M. F. Billoux a toujours compris que l'on pouvait être très bon chrétien et excellent spirite; pénétré de cette vérité, son enterrement a eu lieu chrétiennement.

Comme médium écrivain, M. F. Billoux a reçu de nombreuses communications spirites d'un ordre très élevé; Il y en a, j'en suis certain, qui ont un grand intérêt scientifique, et qui pourraient être très précieuses pour les chercheurs de toutes vérités. J'engage sa famille à les conserver très soigneusement.

Un ami du défunt,

MAG. L.
à Fontaine-Française.

M. CORMAN, M^{me} CORMAN, spirites convaincus, nous apprennent la désincarnation de leur gentille fillette de 7 ans; à cette famille éprouvée par cette perte d'une bien-aimée, toute notre sympathie fraternelle.

M^{lle} LOUISE DE LASERRÉ, bien connue dans le monde littéraire et spiritualiste, est décédée le 18 janvier dernier: pleine de cœur et de bonté, trop souvent, chez elle, le sentiment domina la raison; mais elle était faite ainsi: le bien l'attirait irrésistiblement, elle allait tête baissée vers ce qui lui paraissait être la vérité, sans réfléchir aux conséquences de ses actes.

Les dévouements seuls, disait-elle, font marcher le monde. Sur sa tombe MM. C. Chaigneau et P. G. Leymarie ont prononcé des paroles fraternelles et amies.

MME OLYMPE AUDOUARD, si connue dans le monde politique, littéraire, et spirite, s'est désincarnée à Nice où elle s'était définitivement retirée après une vie très mouvementée, très éprouvée par les suites d'un mariage mal assorti.

Femme d'esprit et de cœur, elle fut un dévouement complet, une sœur véritable pour tous ceux qui méritèrent d'être distingués par cette femme de lettres, aussi aimable que charitable. Toutes les sommités littéraires de son époque l'honorèrent de leur amitié, entre autres Victor Hugo, Arsène Houssaye, Alexandre Dumas, Charles Monselet, le prince de Meternich, qui rendaient hommage à son talent et à sa beauté.

Devenue spirite, par le fait brutal, la communication d'abord, puis l'apparition tangible d'un fils bien-aimé : par le livre, la conférence, le journal, la conversation intime, elle ne cessa dès lors, de faire une propagation constante pour notre cause. Elle avait de très hautes relations, et, soit à Saint-Petersbourg, à Paris, à Nice, ceux qui l'ont connue et appréciée regretteront cet esprit primesautier, pétillant, cette spirite convaincue qui n'a jamais cédé son drapeau.

Mme Ray... Pog... nous adresse la dictée suivante, obtenue médianimiquement par son médium illétre :

Chers Messieurs, Je crois être agréable à un certain nombre de vos lecteurs, en vous adressant la communication suivante, dictée par l'esprit de Mme Olympe Audouard.

Recevez, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

La Présidente du Groupe Victor Hugo. — 20 janvier 1890

Je suis complètement dématérialisée et ne sens plus cette lourde chaîne qui, pendant sept longs jours, m'avait attirée et clouée près de ce corps que j'avais tant aimé et dorloté.

J'avais eu assez de peine à me laisser convaincre jadis !

Si vous pouviez vous faire une juste idée de ce que j'ai souffert le premier jour de cette désincarnation ! J'étais seule, près de mon corps, au pied du lit, ayant grand froid et ne pouvant me résoudre à m'en aller vers ceux qui m'attiraient par leur volonté fluïdique.

Tout à coup je vis une lumière blanchâtre se répandre sur le plafond et envahir toute la chambre, lumière qui se changea en brouillard très dense. Au milieu de ce brouillard jaillit une grande ombre qui me prit par la main et m'entraîna avec une rapidité telle que les arbres, les plantes que je rencontrais me paraissaient être de fins cheveux.

Deux heures après je reconnus mon fils : il me dit que j'étais morte. Morte ! mais j'avais tant désiré ma désincarnation comme spirite, que je ne

pouvais encore y croire, et cependant mon fils fut si doux, si persuasif, si éloquent que mon entêtement céda; de suite je vis d'autres êtres qui vivaient qui étaient heureux, me regardaient en souriant.

V... H..., A... D..., C... D... m'entouraient, me disaient qu'ils se trouvaient très satisfaits, car ils n'avaient souci ni de la politique ni des arrangements de famille; ils avaient seulement pour mission, l'un de rendre service à l'humanité en donnant de bons conseils aux différents groupes dans lesquels il se rendait, l'autre de les inspirer, ce dernier de les diriger.

Je les quittai, et me retrouvai, avec mon fils, dans un endroit où un froid mortel m'envahit de nouveau; mon fils me parle sans cesse et je n'y comprends rien encore; et cependant, comme lui je veux faire le bien et propager le spiritisme. Je sortis de ce lieu pour revenir près de mon corps; il était décomposé et m'épouvantait, mes yeux matériels, étaient bien fermés et ne s'ouvriraient plus.

Oh! que je suis heureuse; je vois de belles fleurs et des arbres très grands trois fois comme ceux de Nice; ils sont vert émeraude.

Ici nous ne faisons aucune distinction de sexe, de rang ou d'éducation, le mérite des bonnes œuvres est le seul, le grand maître; nous sentons qu'au delà de ce monde où je suis, il y en a encore d'autres, bien supérieurs à celui-ci. V... H... revient et nous dit être le guide d'une dame qu'il rendra spirite dans toute l'acception du mot, c'est Mme R... P... que j'ai connue un jour; je me la rappelle bien, je viens la voir, et lui dire que je ne l'oublierai pas car je veux causer avec elle.

Mon esprit n'est pas encore lucide comme il devrait l'être, car la secousse a été si grande que tout d'abord je me suis sentie affolée et bouleversée.

Je pars, ne pouvant plus rien obtenir du médium, mais je reviendrai bientôt.

Votre OLYMPE.

BIBLIOGRAPHIE

Nous rappelons à nos lecteurs que la sœur du baron de Guldenstubbé étant décédée l'année dernière, nous avons pu nous procurer les quelques volumes qui restaient de son ouvrage si curieux sur LA RÉALITÉ DES ESPRITS. Ces volumes se vendaient depuis quelques années 20 francs, nous les avons mis à 10 francs, afin d'en faciliter l'achat à nos abonnés ou correspondants. Voici la table des matières de ce travail important :

La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe par le baron L. de Guldenstubbé.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I^{er}. Spiritualisme de l'antiquité.

— II. Le spiritualisme depuis l'avènement du Christ.

— III. L'écriture directe du Décalogue par l'Éternel, ou la révélation directe de la loi la plus sainte et la plus sublime sur le Sinaï,

que le Christ lui-même n'est pas venu abolir, mais accomplir.

- IV. Ecriture mystérieuse lors du festin du roi Baltasar.
- V. Statue parlante de Memnon.
- VI. Des lieux hantés et fatidiques.
- VII. Phénomènes de l'écriture directe des Esprits, constatés en présence de témoins, depuis le mois d'août 1856, jusqu'au 30 novembre 1872.

DEUXIEME PARTIE

Sources du spiritualisme de l'antiquité.

CHAPITRE VIII. Remarques générales concernant les traditions sacrées de l'antiquité.

- IX. Hiérarchie céleste suivant les traditions chinoises.
- X. Armée des cieux suivant les traditions indiennes.
- XI. Hiérarchie céleste selon les anciens Perses.
- XII. Les êtres invisibles selon les penseurs Grecs.
- XIII. Cultes des Pitries ou des mânes des ancêtres.
- XIV. Tutelle des Esprits (anges gardiens) selon les traditions sacrées de la Chine.
- XV. L'inspiration des Médiums.
- XVI. L'extase chez les Indiens.
- XVII. L'extase mystique chez les Chinois et chez les Perses.
- XVIII. De l'Âme humaine.
- XIX. Immortalité, éternité et préexistence de l'âme.
- XX. Corps éthéré.
- XXI. Corps terrestre.
- XXII. De la mort.
- XXIII. De l'état des âmes après la mort.
- XXIV. Délivrance finale ou eschatologie.
- XXV. Pensées des Esprits.

CONCLUSIONS. Une apparition. — Explication et spécimen des écritures directes.

Nous prévenons les amateurs d'ouvrages épuisés que nous pouvons leur procurer les ouvrages suivants, mais un seul exemplaire de chaque :

Thérapeutique magnétique par le baron Du Potet, relié et franco. 25 fr.
 Magnétisme animal par Deleuze, relié et franco. 12 fr.
 Le monde des Esprits par Olympe Audouard, relié et franco. 10 fr.

Les personnes qui s'intéressent aux souffrances PHYSIQUES ET MORALES et qui désirent les soulager, peuvent demander, 28, place Dauphine, au siège de la Société de l'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare :

1° Une brochure par Mme Valette, de l'Œuvre des Libérées, prix 1 franc, au profit de l'Œuvre;

2° Une brochure sur le patronage par G. Bogelot, avocat, prix 1 franc. — Les deux réunies 1 fr. 50. — On peut envoyer des timbres-poste en paiement.

Le Gérant: H. JOLY.